

LA BLÉGIÈRE, BARREME, MONTFINAL : UNE BASTIDE AU TERROIR DE BOUC Des gens de robe aixois aux bourgeois marseillais, du milieu du XVII^e siècle au XX^e siècle

AVANT LE CADRAN SOLAIRE DE 1741

Peu d'informations ont été jusqu'ici publiées sur cette bastide provençale, dont le nom a varié dans le temps, comme l'indique le titre de cet article, pour se figer dans sa forme actuelle de « Montfinal ».

On trouve une notice dans *Châteaux et bastides du pays d'Aix* de René Borricand, en 1979¹, et dans les deux éditions des *Bastides et Jardins de Provence* de Nerte Fustier-Dautier, en 1995 et 2013².

La notice de la DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur et celle de la base Monumentum, rédigées à l'occasion de l'inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques en septembre 2005 ne font état que d'origines incertaines et datent la construction de la bastide à 1741, se fiant à l'inscription qui figure sur le cadran solaire de la façade sud du bâtiment principal.

Il convenait donc d'aller au-delà, sur la base incertaine d'une tradition familiale qui attribuait la construction de la maison à un certain Jean-Baptiste Roubaud, bourgeois de Marseille, sans indication de date.

SOURCES

Nous avons utilisé les archives privées de la famille Raymond et divers documents des Archives Départementales des Bouches-du-Rhône et des Archives Communales des villes d'Aix et de Marseille, notamment les cadastres anciens de Bouc et les sources fiscales postérieures (1790, 1834 et au-delà).

1. René BORRICAND, *Châteaux et Bastides du pays d'Aix*, Aix-en-Provence, 1979, p. 150-152.

2. Nerte FUSTIER-DAUTIER, *Bastides et Jardins de Provence*, Marseille, 2013, p. 219-223.

Ce sont les archives notariales de Bouc (deux études, Imbert, et Bioulles), de Cabriès (une seule étude, Imbert, puis Vian) et, très secondairement, d'Aix (principalement Estienne) qui nous ont permis de constituer un corpus de quelque deux cents actes notariés, très majoritairement du XVII^e siècle, constitué à partir des noms des deux premiers propriétaires, Jean-Baptiste Roubaud et Jean Blégier³. Ces registres sont bien tenus, mais des lacunes dues au mauvais état de certains registres s'avèrent bien gênantes.

Ces actes portent sur les transactions relatives aux parcelles de terres, sur le rapport au seigneur (lods et ventes, reconnaissances de censés, etc.), sur les baux ruraux, et, trop rarement, sur les promesses des artisans de réaliser un ouvrage (souvent très sommairement décrit) pour un *prix-fait*, dans un délai donné. Celles-là, rares au XVII^e, disparaissent pratiquement au siècle suivant. C'est une dizaine de promesses, tout au plus, qui nous a permis d'avancer significativement dans la connaissance de la construction initiale de la bastide.

Nous n'avons pas écarté les contrats de mariage, testaments et partages successoraux des acteurs.

Le fonds privé comporte deux cartons :

- L'un relatif à la bastide de Montfinal, propriété de la famille Raymond depuis 1775 (et par héritage, Bernard en 1889, Bernard de Raymond en 1897, puis Leprince-Ringuet en 1982) est composé essentiellement des documents notariaux d'acquisitions de terres, des extraits cadastraux et trois précieux livres de comptes (1811-1831).

- L'autre relatif aux personnes de la famille Raymond. Une liasse renferme divers documents privés et administratifs (correspondance, affiches, etc.) de Jean-François Esprit Raymond, dit Raymond Aîné (1756-1831), maire de Marseille pendant les Cent-Jours.

DÉNOMINATION DE LA BASTIDE

La première dénomination attestée est «une bastide⁴ à Jollian Marin» [Jolian Marin], vocable qui désigne, au XVII^e siècle, un quartier de la communauté de Bouc⁵. Il s'agit là de la plus ancienne transaction retrouvée, du 17 novembre 1646, dont il sera question plus loin.

C'est le terme «bastide de Pontillaud» [Pontillau, Pontilhau] qui ressort du procès-verbal d'enchères de la bastide de M. de Blégier [Blegiers, Blegier], en 1730. Ce vocable désigne également un quartier du terroir de la communauté de Bouc-Albertas.

3. À bien distinguer de son frère Honoré Blégier, très présent dans les mêmes registres.

4. AD BDR, 421 E 47, f°603 v°, Notaire Bioulles. Le bâti n'est pas décrit : nous ne connaissons donc pas l'état de la maison à cette date ; seules son existence et sa localisation sont établies.

5. Parfois appelé «la Farigoulière», cf. le plan de Brun établi, fin XVIII^e, à la demande du Président d'Albertas.

On trouve ensuite « bastide de Revenent » [Revenant, Reverent], autre quartier du terroir de Bouc-Albertas, puis « Barrême » [Bareme, Baresme, Barreme], à partir de 1748, selon l'usage provençal qui désigne la propriété du nom de son propriétaire (patronyme fréquemment féminisé). Les cadastres de Bouc mentionnent « la Blégière »⁶. Pour cette même raison la propriété est nommée « Raymond » sur la carte dite de Cassini – la feuille d'Aix a été levée en 1779⁷.

La dénomination de Montfinal apparaît en 1759, pour une « colline noble (...) au terroir du lieu de Cabriès quartier de la colle de Jussieu [Jussiou], érigée en arrière-fief sous le nom de Montfinal en faveur de Me. Pierre Barreme par feu Mre. Gaspard Amiel de Maurellet, Chevalier, Seigneur de Cabriès, en son vivant Conseiller du Roy en ses conseils et Président de la cour des comptes aydes et finances de ce pays »⁸. C'est cette dernière dénomination qui prévaut constamment depuis dans l'usage, avec une notable survivance de celle de Barrême, figurant tant au cadastre⁹ Napoléon, sur la carte dite « d'état-major » (modèle 1889), que sur les cartes routières Michelin. Il faudra attendre l'édition de la carte IGN au 1/25 000^e pour que le lieu figure avec le vocable Montfinal¹⁰.

Montfinal est par ailleurs la dénomination retenue par la chancellerie de France pour établir les armoiries « parlantes » de la famille Raymond¹¹ : « d'azur à une montagne d'or, terrassée de sinople, accompagnée d'un soleil d'argent, mouvant de l'angle dextre de l'écu ».

LE TEMPS DES AIXOIS 1646-1775 : GRANDEUR ET DÉCADENCE

Choisir un emplacement, milieu du XVII^e siècle

La bastide est située sur le terroir de Bouc-Albertas (aujourd'hui Bouc-Bel-Air); son tènement est principalement sur ce terroir, mais en partie aussi sur ceux de Cabriès et d'Aix.

À un kilomètre à l'ouest du « grand chemin d'Aix à Marseille », elle est à huit kilomètres au sud de la première et vingt au nord de la seconde.

Le grand chemin, au-delà d'un trafic local impossible à évaluer, était utilisé par des rouliers qui transportaient des marchandises de valeur et rela-

6. Les Blégier en sont propriétaires de fin 1646 à début 1730.

7. Carte de France sous la direction de César-François Cassini de Thury, 123, feuille 130, BNF Richelieu, carte levée et vérifiée entre 1778 et 1779 par Langelay. Gravée par Aldring.

8. AD BDR 372 E 124 fonds Dejean, f°341v°.

9. AD BDR 3 P 497 Cadastre dit de Napoléon, Bouc-Bel-Air, Section A la Mounine (1834)

10. Carte IGN 3143 ET 2000. Les bâtiments construits vers 1960 par une société d'ambulances sur la parcelle dite « le bosquet » y figurent, de façon totalement abusive, sous le nom de « Barême ».

11. Anoblissement par lettres patentes du 24 février 1815. AN 149 Mi bobine 8 Chancellerie de France.

tivement peu pondéreuses, principalement des textiles dans le sens nord-sud, et les produits issus du commerce de Marseille avec le Levant dans le sens Marseille-Aix (indigo, cochenille, etc.) et les quelques produits transformés par l'industrie de la ville, notamment le savon¹².

Le pouvoir royal tente en permanence d'imposer à Marseille sa fiscalité indirecte, rejetée par les Marseillais : la « foraine » est un droit de 3,3 % *ad valorem* sur les marchandises de l'intérieur du royaume qui pénètrent sur le territoire de la ville ; en direction de l'est ses bureaux sont à La Penne-sur-Huveaune, en direction du nord ils sont à Bouc à la Croix d'Or. Les commis de la ferme et leurs locaux sont mis à mal lors d'expéditions punitives des Marseillais en 1616 (le bureau ne sera rétabli qu'en 1629) et 1652¹³.

Ce grand axe est aussi parcouru par les voitures des messageries royales (relais au Pin sur la commune de Bouc) et la poste royale. Les bégudes, au carrefour de la Croix d'Or, permettent d'abreuver hommes et bêtes de trait.

D'ouest en est, le site est traversé par le « Chemin sallier » qui, de Berre à Gardanne, permet le transit des sacs de sel de l'étang de Berre à l'hinterland provençal et même dauphinois. En avril et octobre, ce sont des troupeaux de moutons de la Crau qui empruntent pour la transhumance l'une des six grandes drailles, décrites par Christophe de Villeneuve-Bargemon, préfet du département des Bouches-du-Rhône sous la Restauration. C'est la branche qui, depuis Fos et Martigues emprunte le faîte de la chaîne de l'Estaque, traverse le plateau d'Arbois, passe au quartier du Collet rouge au sud du village de Cabriès, rejoint celui de Bouc et gagne ensuite Gardanne, Fuveau et Trets, se divise en deux branches à la ferme de la Pugère, pour gagner les alpages, l'une via Pourrières, Quinson, etc., et l'autre via Pourcieux, Barjols, etc.¹⁴ (Fig. 1).

La situation des bâtiments, « maison bourgeoise » ou bâtiments d'exploitation, au flanc d'une colline de quelque 80 m de dénivelé, constitue plutôt une exception pour l'ensemble des bastides de la région, le plus souvent situées en plaine¹⁵. Au XVII^e siècle cette situation n'est pas vraiment rare (exemple la bastide de Repentance à Aix-en-Provence). C'est surtout au XVIII^e siècle que l'augmentation des surfaces cultivées pousse les propriétaires à installer les domaines en plaine. La récupération de l'eau des sources de cette colline en est une raison manifeste, avec l'orientation de la colline au midi, permettant d'avoir une grande longueur de façade (40 m) à l'abri du mistral ; dans

12. Charles CARRIÈRE : *Négociants marseillais. Contribution à l'étude des économies maritimes*, Institut historique de Provence, Marseille, 1973. T. 2 p. 676 et notice « le commerce avec l'intérieur du royaume » dans Édouard BARATIER et alii : *Atlas historique - Provence, Comtat venaisin, Comté de Nice, Monaco*, Paris, 1969, p. 59.

13. René PILLORGET, *Les Mouvements insurrectionnels de Provence entre 1596 et 1715*, Paris, 1975, p. 698-699.

14. Christophe de VILLENEUVE-BARGEMON, *Statistique du département des Bouches du Rhône, publiée d'après le vœu du Conseil Général du Département*, Marseille, 1821-1829, T. 2, p. 216.

15. Nerte FUSTIER-DAUTIER, *Bastides et Jardins de Provence*, op. cit., p. 32.

la vallée qu'elle domine coule le Grand Vallat (dénommé « maire de Laigue venant de la Palun » dans les minutes des notaires), dont les eaux issues de la chaîne de l'Étoile se jettent quelques kilomètres plus loin dans la vallée de l'Arc, en amont de Saint-Pons. Dans les champs qui bordent ce fond de vallée aboutit un affluent du Grand Vallat; c'est un ruisseau qui récupère les eaux issues de la fontaine de Bouc, au nord-est du jardin des Séguiran¹⁶, que les textes d'époque appellent « la maire de l'aigue venant de la font de Bouc ». (Fig. 2, 3 et 4)

Constituer le tènement

Nous n'avons que peu de certitudes au départ; la base de nos connaissances reposait sur deux documents essentiels provenant d'archives privées:

- Le « Mémoire de feu Messieurs de Blegiers qui possédaient la bastide de M. Leblanc, terroir du lieu de Bouc ». Ce document est un petit carnet de vingt folios dont chaque page est la description d'une pièce de terre (dénomination, type de culture, superficie, tenants et aboutissants, parfois l'estime cadastrale du « taillh ») établie à partir du cadastre de 1627; figure dans la partie inférieure de chaque page la liste des propriétaires successifs, de 1627 à 1670 (un « casernet » en quelque sorte).

- Un bordereau établi comme récapitulatif de pièces jointes à une grosse du contrat d'acquisition de la bastide en 1775 : les pièces antérieures à 1730 ont malheureusement disparu.

Ce bordereau nous a fourni cependant des pistes de recherches pour élucider l'histoire de la constitution initiale du tènement et la construction du bâtiment principal, du système hydraulique, des bâtiments à usage agricole.

Deux noms sont à retenir pour le XVII^e siècle:

- Blégier, mais quatre personnes portent ce nom, dont l'une, Jean, est avocat d'Aix; « noble Esprit de Blegiers », fils du précédent et finalement deux frères, Jean et Louis Blegiers, tous deux fils d'Esprit¹⁷.

- Jean-Baptiste Roubaud [Robaud] et son frère Jean-Pierre, tous deux « marchands de Marseille ».

De la lecture du bordereau, il ressort que la constitution initiale du tènement a été réalisée par J.-B. Roubaud: ce dernier fait quatre acquêts en 1638, 1639, 1642, 1647.

Un premier acte de vente du 17 novembre 1646¹⁸ décrit le tènement vendu par J.-B. Roubaud à l'avocat Jean Blégier, pour la somme de 10 000 £¹⁹:

16. Aujourd'hui Albertas.

17. Il existe à Aix et à Bouc, une deuxième branche Blégier: Honoré, frère du premier Jean ci-dessus et ses fils Jean-Charles Blégier (+ ca 1688) et Jean-Baptiste.

18. AD BDR 421 E 47 f° 603v°.

19. Nous avons choisi le signe £ pour symboliser la livre tournois. On voudra bien admettre, pour tout ce qui suit, que la valeur de l'unité de compte livre tournois puis franc germinal est pratiquement constante de 1726 à 1914. Sur les variations monétaires antérieures, voir René BAEHREL, *Une croissance: la Basse-Provence rurale (fin du XVI^e siècle-1789)*. Essai

il comporte sept pièces différentes de « terres, vignes, preds et jardins », « compris l'olyvette du derrière de lad[ite] bastide », dont les tenants et les aboutissants sont décrits sommairement. Ce premier ensemble représente alors environ 6 ha (trente carterades). À quoi il faut ajouter six autres terres, au sud et à l'ouest des précédentes, d'une superficie de près de 12 ha supplémentaires.

Cet acte est le plus ancien, concernant Montfinal, dont nous ayons à ce jour le texte intégral.

L'avocat Blégier est propriétaire à Aix d'une maison de la vieille ville à proximité du parlement de Provence, rue des Bagniers ; c'est l'année même où Michel de Mazarin lance son opération immobilière au sud de la ville qu'il acquiert la modeste bastide de Jean-Baptiste Roubaud à Bouc, après avoir vendu sa grande maison d'Aix²⁰. La situation souvent troublée de la Provence au temps de la Fronde²¹ ne l'empêche pas de mener à bien son projet.

Le mémoire Blégier montre ultérieurement une appropriation progressive de terres par l'avocat Blégier : 1647 (six), 1648 (deux), 1649 (deux), 1652 (trois), 1668 (une), 1669 (une) et 1670 (une) (plus une sans date), soit un total de dix-sept acquisitions en vingt-trois ans. Ces acquisitions ont pour la plupart été retrouvées dans le fonds des notaires cités au paragraphe 1.

Le cadastre de Bouc de 1675²² mentionne vingt-six cotes au nom de Jean Blégier, écuyer d'Aix ; rien à Bouc au nom de Jean-Baptiste Roubaud, qui, après avoir vendu sa bastide de Bouc en 1646, en avait acquis une plus modeste, toute proche, du nom de Reboulon, sur le terroir de la communauté voisine de Cabriès, en mars 1647²³.

Ces transactions du XVII^e siècle s'inscrivent dans un courant, décrit par F-X Emmanuelli²⁴, qui voit quelques familles gravitant généralement autour des Cours Souveraines d'Aix s'approprier une bonne part des meilleures terres cultivables : les coseigneurs de Bouc, Séguiran et Bourdon, la famille Puget (anciens seigneurs de la communauté), les Cipriani seigneurs de Cabriès, ou encore la famille d'Aymar²⁵, d'André, conseiller au Parlement, mais aussi des gens de robe comme Jean et Honoré Blégier.

d'économie historique statistique, École Pratique des Hautes Études, Sixième section, Paris, SEVPEN, 1961, Préface, p. 30-41.

20. AD BDR 421 E 48 f° 1582v° du 12 juillet 1656, vendue 6000 £. Il en conserve une plus petite, contiguë.

21. Les délibérations de la communauté de Bouc font état des dégâts commis AD BDR 168 BB 1. Plus généralement voir Sharon KETTERING *Judicial politics and Urban Revolt in Seventeenth-Century France, The Parlement of Aix, 1629-1659*, Princeton University Press, 1978, p. 216-297.

22. AD BDR 421 E 94, f° 21 à 25.

23. AD BDR 421 E 47 f° 765v°.

24. Marcel François-Xavier EMMANUELLI, « Cadastres en Provence : le cas de Bouc-Albertas », *Provence historique*, tome LVIII, fascicule 233, Marseille, 2008, p. 291-293.

25. Henri de Séguiran, premier président de la Cour des Comptes en 1625, +1669 et son fils Rainaud, premier président aux Comptes en 1644, +1678 ; plus tard sa fille Madeleine, épouse de Marc-Antoine d'Albertas, également président des Comptes en 1707, +1726 ; Antoine d'Aymar, commissaire des galères du Levant et son fils Gaspard, Trésorier général en la généralité en 1652,

La question de l'eau

Les terres acquises, il faut résoudre la question de l'eau.

À mi-hauteur de la « colle de Revenen » l'eau d'une source est récupérée dans un puits maçonné et acheminée par un conduit souterrain, surmonté d'une voûte de pierre sèche en calcaire grossier, dans laquelle un homme peut circuler, muni de deux regards, vers un grand réservoir au nord-ouest de la bastide. De là, on alimente les caisses à eau du bâtiment principal et aussi la fontaine située au-devant du bâtiment²⁶. Un deuxième conduit va du grand réservoir à un plus petit situé en contrebas du grand bâtiment, destiné à l'irrigation du jardin²⁷. (Fig. 5 et 6)

C'est dans une estimation d'experts judiciaires que l'on trouve la plus ancienne description des alentours de la bastide :

« Il y a une source d'eau derrière le bastiment²⁸ qui faisait couler une fontaine au devant d'iceluy, mais la conduite estant embarrassée, l'eau pénètre dans le bastiment, en gaste les planchers et les murailles, il y a au devant et autour dud[it] bastiment diverses murailles d'un jardin, d'une terrasse, et des restanques aux terres supérieures, le tout fort disrupt et ruiné »²⁹.

Bâtir : le « grand bâtiment », le pigeonnier, les bâtiments agricoles

C'est un acte du 6 décembre 1646 qui débute pour Jean Blégier les opérations d'agrandissement de la petite construction qu'il vient d'acquérir³⁰ : deux « travailleurs de Collongue » s'engagent à « fere ung fourt de chaux a la colle de Revenent du coste de la bastide dud[it] Sieur au terroir de Bouc, a raison de seize soulz l'esmine ». Une fois la chaux disponible, Blégiers signe en avril 1647 deux promesses à des maîtres maçons³¹ : Valentin Pally doit réaliser pour une somme de 180 £ un pigeonnier³² « de la mesme fasson grandeur et hauteur quy est celuy de Mr de Bourdon au Castellet »³³ (Fig. 11) et Pierre Besson, maître maçon de Bouc, doit « fere toutes les murailhes que seront necesaires

+1685; Claire de Puget, dame de Bouc, +1652/1656; Jean-Honoré de Bourdon, coseigneur de Bouc, puis Laurent de Bourdon; Jean Paul de Cipriani et son fils Balthazard, tous deux écuyers de Marseille.

26. Aucune de ces opérations n'a pu être documentée dans les fonds notariaux de Bouc aux archives des BDR. Nous connaissons l'existence du premier réservoir par un acte d'avril 1647 et celle de la fontaine par une estime de janvier 1730.

27. AD BDR 421 E 63 f°40 v° Promesse de Besson à Blegier, 14 mars 1654 : « un réservoir dans le jardin au-devant de la bastide de deux cannes sur dix pans » (4 m x 2,5 m). Ce réservoir sera intégré au XIX^e siècle dans l'extension de la terrasse (voir ci-dessous).

28. La source captée « derrière le bâtiment » est à quelque 400 m au nord.

29. AC Aix-en Provence, BB 216 f°1r° Registre du greffe de l'écritoire, estime de La Blégère, 4 janvier 1730.

30. AD BDR 421 E 47 f°647r° Promesse de Pascal Daignan et Jacques Guigou de Collongue à Blégiers.

31. AD BDR 421 E 47 f°788r° Promesse de Valentin Pally à l'avocat Jehan Blégier et f°789r° promesse de Pierre Besson.

32. Voir à ce sujet Jean CHAUSSERIE-LAPRÉE, « Les pigeonniers de la vallée de l'Arc. Techniques du monde rural en Provence », *Provence historique*, Fascicule 132, T. 33, 1983, p. 198-218.

33. Au lieu-dit, tout proche, de Pont-de-Bouc.

au cauter de bastimens que ledit sieur blegier a entrepris de la bastide qu'il possède au terroir de ce lieu, consistant en deux chambres, une chapelle et un reservoir », « pour laquelle besougne fere ledit besson aura trois livres à la canne carrée réduites à deux pour tant plein que vuyde et reliehra les fenestres et portes, lesquelles murailles commencera dès demain ».

L'acte nous précise quelle était la construction vendue en décembre par Roubaud à Jean Blégier : « La bastide qu'il possède au terroir de ce lieu, consistant en deux chambres, une chapelle et un reservoir ».

Ces deux « chambres » sont la cuisine et la souillarde attenante, le réservoir ne peut être que le plus grand, au nord-ouest de la bastide. La chapelle, aujourd'hui détruite était contigüe à la souillarde, vers l'est. Nous avons de la cuisine une description précise, bien que postérieure d'un siècle et demi³⁴. À côté d'une cheminée à foyer haut, équipée d'un tournebroche muni d'un mécanisme à contrepoids, se trouve un potager provençal avec ses ustensiles³⁵; au mur nord est scellée une balance romaine.

Deux autres promesses de Pierre Besson à Jean Blégier viennent compléter les précédentes³⁶. Elles portent sur la construction, à l'ouest des deux pièces initiales, de ce qui constitue le grand bâtiment : huit travées, 26 mètres de long sur trois niveaux, faites de calcaire du pays grossièrement équarri (aujourd'hui recouvert d'un enduit de ciment) et un toit à deux pentes couvertes de tuiles canal. (Fig. 7)

Le deuxième de ces contrats comporte explicitement la construction, adossé au nord de la bastide, d'« un four à pain de deux charges bled » et « l'enceinte d'une garenne du costé du four à 50 sols la canne carrée, pour la Saint Michel prochaine ».

Une dernière promesse du même Besson porte sur la construction « d'un bâtiment contre la bastide de seize pans de largeur (4 m) quatre cannes et demy de long (9 m) et fere une voutte et crotte; dix-neuf pans sur le devant de hauteur (4,75 m), à l'étage une pailhere »³⁷.

Du vestibule, au milieu du corps du bâtiment principal, pavé de mallons de marbre noir et blanc, et de l'escalier nous n'avons pas d'éléments de documentation. L'élément de datation le plus significatif nous paraît être la taille de l'escalier à quartier tournant au centre de la bastide et sa rampe à balustres, bien dans l'esprit du XVII^e s.

Une chapelle a été édifiée en bordure de la façade est du bâtiment principal, aujourd'hui disparue, dont l'existence antérieure est mentionnée tant dans l'acte d'acquisition de Blégier de 1646 que dans le « rapport de future

34. Arch. privées Raymond, inventaire du 12 février 1794.

35. Pour de plus amples informations de contexte, voir Yves FATTORI, *L'Autrefois des cuisines de Provence*, Aix-en-Provence, 2003, p. 34-97.

36. AD BDR 421 E 47 f°876v° du 20 août 1647.

37. AD BDR 421 E 47 f°1203v° du 18 février 1648. Ce sera le logement du granger et l'actuel logement des gardiens.

cautelle»³⁸ établi en 1748 : « la chapelle qui est au levant du grand bâtiment est dirupte et abandonnée » ; il n'en subsiste aujourd'hui qu'une cloche au faite du grand bâtiment. Outre le pigeonnier et la garenne, sont construits les deux principaux bâtiments agricoles, à l'ouest du grand bâtiment, séparés de ce dernier par un régal³⁹ : une remise avec écurie et une ferme comportant étable, loge à cochons, paillière et fenil à l'étage, grande cave à vin sur le côté (Fig. 10). Une aire à battre les grains dont l'aménagement n'est pas documenté, surplombe ces bâtiments, au nord⁴⁰.

En vingt et un mois, de décembre 1646 à septembre 1648, l'avocat Jean Blégier a réalisé l'essentiel de son projet. (Fig. 12)

Qui a conçu le bâtiment ? qui en a dessiné les plans ? Nous en sommes réduits à des hypothèses ; à la Blégière comme souvent ailleurs en Provence, pas d'architecte, seulement d'habiles maîtres artisans et un propriétaire qui a des vues et des exigences précises⁴¹. L'homme qui réalise la construction s'appelle Pierre Besson. Ce maître maçon, qui de Cabriès vient s'établir à Bouc, est manifestement un entrepreneur : il a travaillé dès 1640 pour Henri de Séguiran puis, en 1646 pour Jean Blégier. Un acte de 1649 nous indique que Blégier lui confie la construction d'une maison hors du bourg de Bouc « selon le plan tracé par Besson »⁴². Besson, qui peu à peu signe ses actes de façon moins malhabile, est présent au conseil de communauté de Bouc. Ce dernier lui confie le soin de faire réaliser un retable dans la chapelle Sainte-Anne. Enfin, le testament de Pierre Besson⁴³ nous indique que ce dernier avait acquis une certaine aisance que manifestent tant ses divers legs en numéraire que la dévolution de ses biens immeubles.

Aménager : le jardin classique de la Blégière

Nous connaissons l'existence d'un jardin avec ses murailles, d'une terrasse et de la fontaine, par l'acte d'acquisition de Blégier à Roubaud de 1646.

La terrasse initiale a alors des dimensions beaucoup plus restreintes que celle d'aujourd'hui⁴⁴ (Fig. 8). Elle n'est plantée que de « quelques arbres »⁴⁵. Cette petite terrasse (elle ne fait face qu'à la partie centrale du grand bâti-

38. Cautèle : terme juridique qui signifie précaution.

39. Surface plane, dont l'usage est mal défini par Mistral même.

40. Le premier bail à ferme passé par Blégier à Sauvaire Girard, « mesnager de Bouc », mentionne l'existence d'une aire à battre les grains et d'une étable, AD BDR 421 E 47 f°1494r°-1499r°, 2 avril 1649.

41. J. BOYER, « Les architectes-amateurs à Aix-en-Provence aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Provence Historique*, 1979, p. 153-179, et notamment l'introduction, p. 153.

42. AD BDR 421 E 47 f°1621r° du 28 octobre 1649.

43. AD BDR 421 E 65 f°1009r° Testament de Pierre Besson 20 juillet 1661.

44. Ce que montre clairement le grossissement du plan cadastral napoléonien. Voir plus loin l'agrandissement de cette terrasse au XIX^e siècle.

45. Rapport de future cautèle, annexe de la vente de la bastide par Le Blanc à Barrême en 1748. Arch. privées Raymond.

ment) est limitée par des pots à feu de pierre. Face à l'entrée, une fontaine de pierre, surmontée d'une flamme, alimente une vasque à godrons. (Fig. 13)

De part et d'autre, les arrivées d'un escalier à double révolution dont les volées mènent en contrebas à un petit jardin de propreté (aujourd'hui planté de buis), aboutissent en haut de la grande allée d'accès à la bastide. Pas de broderies à proprement parler, dans ce tout petit parterre (3 ares 15 centiares). Une fontaine adossée, traitée en rocaille surmontée d'une petite vasque qui reprend le motif à godrons de celle de la terrasse, reçoit l'eau d'un bourneau qui récupère l'eau de la terrasse; elle se déverse dans un large bassin de pierre, au niveau du jardin. Cet ensemble, encadré des deux volées de l'escalier, avec leurs rampes en fer forgé sur un limon de pierre, n'est malheureusement pas documenté (Fig. 14). On remarquera une certaine similitude avec d'autres escaliers du même type, par exemple ceux du pavillon de Lenfant à Aix. Pas de statuaire dans cet ensemble, le décor sculpté se compose des seuls pots à feu, des éléments des deux fontaines et d'une toute petite grenouille de pierre qui surmonte la fontaine côté jardin.

À l'ouest, le potager (5 ares 5 centiares) et à l'est le verger (15 ares 35 centiares), deux terres arrosables, closes de murailles, sont alignées sur le jardin de propreté et forment avec lui le jardin classique de la Blégère.

Sur le plan terrier qui sera établi par le géomètre Brun, fin XVIII^e à la demande du Président d'Albertas, figurent le bâtiment central, devant lui les trois composantes du jardin (une d'agrément, deux utiles), la grande avenue, bordée de vignes, menant à la bastide depuis le chemin sallier. (Fig. 2)

À la même époque, nous disposons d'une description du jardin: en septembre 1775 le jardin de propreté est planté de trois jujubiers, le potager de 21 fruitiers (cerisiers, abricotiers, poiriers), le verger, de soixante arbres fruitiers, d'un figuier et onze grenadiers.

Sans entrer ici dans le détail des baux et de leur mode de faire-valoir (fermage ou mégerie), le propriétaire se réservait l'exploitation directe d'une partie de cet ensemble, qu'il confiait à son granger, logé dans le bâtiment en retrait, à l'est du bâtiment principal.

La grande allée, dont le niveau est en léger surplomb des vignes qui la bordaient alors, est longue de 400 mètres et large d'une douzaine de mètres; la plus ancienne plantation attestée mentionne 72 mûriers blancs⁴⁶. On n'est pas loin de la proportion idéale évoquée plus tard par Dezallier⁴⁷.

L'existence d'une tèse⁴⁸ est mentionnée dans un rapport d'expert sous seing privé (réalisé vraisemblablement en 1801, après le décès de Philippe

46. Elle est bordée aujourd'hui principalement de marronniers, mais aussi de tilleuls, d'aliziers, d'arbres de Judée et de deux cyprès.

47. DEZALLIER, cité par Mireille NYS, *Le Jardin classique en Provence méridionale*, Aix-en-Provence, 2001, p. 107, indique: «une allée de deux cents toises de longueur (390 m) aura sept à huit toises de largeur (13 à 15 m).

48. Allée en charmillie destinée à la chasse aux oiseaux, présente dans de nombreuses bastides provençales (et italiennes).

Raymond); cette tèse est mentionnée dans la matrice cadastrale⁴⁹, pour huit ares quatre-vingt-dix centiares, le long du Grand Vallat, quartier de San-Baqui; elle est nettement visible sur la photo aérienne de l'été 1944⁵⁰.

Mitoyennes de la tèse se trouvent les parcelles dénommées « le bosquet⁵¹ » dont le nom nous indique que l'on y trouvait une végétation abondante (faite de saules, de peupliers et de joncs).

Si la tèse est un lieu de promenade et de chasse pour les dames, les hommes ne sont pas oubliés: ils disposent d'un poste à feu, situé dans la colline à l'ouest des bâtiments agricoles, dûment encadré en 1834.

Une « machine » dite « poussaraque » est construite au bord du Grand Vallat: il s'agit d'une noria reposant sur des piedroits en maçonnerie, élevant l'eau du ruisseau captée dans un béal et déversée dans un réservoir permettant l'irrigation d'une terre enclose de murailles. Cet enclos constitue un jardin distant, dans lequel on trouve des fruitiers. Nous en avons la description en 1748: « Après, nous avons visité le jardin ou est la rouë d'eau qui est usée, le réservoir nous a paru en bon état, les murailles de ce jardin sont bonnes, mais elles ont besoin pour les conserver d'être enduites »⁵² (Fig. 3). Sa construction n'est pas documentée; elle est représentée sur la carte de Cassini de 1779.

Un modeste XVIII^e siècle (1730-1775): des bâtiments en bien triste état

Au XVIII^e siècle, les faits sont bien établis, chaque mutation est décrite dans un acte notarié, complété par un rapport d'experts.

C'est l'héritage d'Esprit Blégier en 1730 qui est mis en vente aux enchères publiques et acquis par Me. Louis Le Blanc [Leblanc]. La bastide est alors en si piètre état que seules les terres font l'objet d'une estimation.

Le Blanc revend le huit avril 1748 la bastide et son tènement acquises de l'héritage Blegiers dix-huit ans plus tôt. Le nouveau propriétaire, Pierre Barrême les conservera jusqu'à son décès en 1768. Sa veuve, Marine Solier, la conserve jusqu'en juin 1775, date laquelle elle la vend à son parent Jean *Joseph* Solier. La veuve de ce dernier, Victoire, la revend trois mois plus tard à François-Joseph Raymond, négociant marseillais, dont les descendants en sont propriétaires sans discontinuité jusqu'à ce jour.

Étendre le tènement

L'exploitation est d'un seul tenant; le souci d'en agrandir la superficie est constant chez les propriétaires successifs.

49. AD BDR, 3 P 501 Cadastre dit de Napoléon, Bouc-Bel-Air, Section C Sous le Crêt (ca 1834)

50. Photo aérienne de BOUC-BEL-AIR (Quartiers de Revenant et San Baquis), 1944, Aix, collections de la MMSH Aérophotothèque, Centre Camille Jullian, Réf. Mission 682 DR 138 cliché n° 4198.

51. Qualifiée de « bosque paysanne et bosque d'agrément » dans la matrice cadastrale, le tout faisant 40 ares 45 centiares.

52. Arch. privées Raymond, Rapport de future cautèle de M. Barreme du 17 mai 1748.

On a mentionné plus haut les acquisitions initiales de Jean-Baptiste Roubaud et des Blégier.

Louis Le Blanc, propriétaire de 1730 à 1748, acquiert dès 1731 de Louis de Cipriani, seigneur de Cabriès, «une terre et vigne de deux carterées environ⁵³» pour 190 £. En 1743, il achète au Sieur Féraud, sur le terroir de Bouc, quartier de la Croix, une «propriété de la contenance de 8 charges, neuf panaux, deux tiers de syvadier⁵⁴» pour 2 048 £.

Pierre Barrême et les Solier se montrent plus modérés : deux fois un hectare sont ajoutés au domaine, en 1760 et 1768.

L'exploiter : cultures et façons culturales

Comme dans les autres bastides de la région, on pratique aux XVII^e et XVIII^e siècles à Montfinal une polyculture vivrière de type méditerranéen à base de céréales (blé, paumelle, méteil), de vigne et d'oliviers et, secondairement d'élevage (poules et lapins, cochons, moutons et chèvres).

Le jas (ou bergerie), en contrebas de l'aire à battre les grains, peut être daté, puisque sa réalisation est prévue dans le bail à ferme de quatre ans, passé en 1764 par M. Barrême⁵⁵ : «...intérêts pour la construction d'un jas et du capital de trois trenteniers de chèvres qui y seront établis...».

Par la suite, les propriétaires rechercheront à vendre une partie de la production sur le marché, amandes, vins et céréales.

DES NÉGOCIANTS MARSEILLAIS À MONTFINAL : UNE RENAISSANCE (1775-1801)

La bastide dite «Barreme», acquise en 1748 par Pierre Barrême, avocat au parlement d'Aix, est encore en fort mauvais état, à la lecture du rapport d'experts établi en 1775 à l'occasion de la vente de la propriété à François-Joseph Raymond, négociant⁵⁶ de Marseille. Celui-ci et son fils Philippe Raymond, également négociant vont améliorer très sensiblement leur acquisition.

Si leur situation économique nous est assez bien connue⁵⁷, nous connaissons mal, à vrai dire l'environnement culturel de cette famille, et notamment rien ou presque sur leurs études ; nous pouvons néanmoins lever en partie cette incertitude par une visite à la bibliothèque du premier étage de la bastide, petite pièce sur la façade sud, dont la fenêtre donne sur la terrasse. On

53. Environ 40 ares.

54. Environ 5 hectares 40.

55. AD BDR, 387 E 126, f° 963.

56. Sur la délicate définition du terme «négociant» à Marseille, se reporter à Charles CARRIÈRE, *Négociants marseillais, op. cit.*, tome 1, p. 243-297.

57. Arch. privées Raymond, Testaments, contrats de mariage, déclaration de revenus de Philippe Raymond en 1792.

y trouve aujourd'hui deux cent trente-huit titres⁵⁸. Sur ce total, cinquante-cinq ont une date d'édition antérieure à 1800. On y trouve des ouvrages à succès de la fin du dix-huitième siècle comme *Pamela ou la vertu récompensée*, roman épistolaire de Richardson traduit par l'Abbé Prévost, publié en 1740, les *Vérités philosophiques* d'Edouard Young (trad. Letourneur), inaugurant le genre sombre du romantisme, qui connut un immense succès en Europe ou encore des ouvrages de Mme de Gomez⁵⁹, auteur de pièces théâtrales en vogue sur l'égalité des sexes; le récit historique est présent avec les *Nouvelles historiques* de M. d'Arnaud, parues en 1785 à Amsterdam, ou les divers ouvrages (sans nom d'auteur, en fait attribués à Jean-François de la Croix) intitulés *Anecdotes anglaises, italiennes, espagnoles et portugaises*, ou encore *orientales (Perse, Turc et mongol)*. La morale n'est pas absente, avec *L'Âme de Mr Marmontel*, du Dr. Boskbrunk, Amsterdam 1768. Le même Marmontel est aussi lu, traduit en italien: *Novelle morali del Signore Marmontel* (Lione, 1789). Huit volumes de la poésie de Metastasio (Torino, 1757) figurent également. Au chapitre des ouvrages en langues étrangères, on note un *Dictionnaire français-anglais* de 1792, et les *Letters of the right honorable Lady M.W.M.* [Lady Mary Wortley Montagu⁶⁰]. La littérature religieuse est peu représentée, hors un *Manuel du chrétien*. On trouvera, sans surprise dans cette famille où l'on exerce de père en fils les métiers du cuir le tome 2 des *Secrets concernant les Arts et Métiers: le teinturier parfait*, édité à Nancy en 1723; c'est d'ailleurs le seul ouvrage de la bibliothèque relatif à une profession. Ce sont les grands auteurs de la littérature classique ou française qui sont le plus représentés: on citera, parmi d'autres, la *Pharsale* de Lucain, traduite par Marmontel (1772), l'inévitable *Enéide* (1780), *Le Jardin des racines grecques mises en vers français* (1740) ou encore les *Carmina ab omni obscenitate expurgata* de Q. Horatius Flaccus (Horace), (Carpentras 1774).

Parmi les auteurs français trouvent place Bossuet et son *Discours sur l'histoire universelle à Mgr. le Dauphin* (Paris, 1681), des *Morceaux choisis* de Massillon, le *Roman comique* de Scarron (Amsterdam, 1785), les *Œuvres de Racine* (Paris, 1755) et celles de Molière, en huit volumes (Paris, 1785). On a donc là une bibliothèque de jeunes gens passés par les humanités gréco-latines, probablement souvent les Oratoriens de Marseille qui attribuent un prix de versification latine en septembre 1780 au futur beau-père de Jean-François Esprit Raymond: *Principes de Styles ou Observations sur l'Art d'Ecrire*.

Ces négociants marseillais, dans leur campagne récemment acquise, s'intéressent au monde rural (nous y reviendrons plus loin), puisqu'on trouve

58. Dont cinquante et un sont de simples brochures, si fréquentes au XVIII^e siècle. Inventaire réalisé par l'auteur en décembre 2011.

59. Pas moins de cent nouvelles en douze volumes.

60. Épouse d'un ambassadeur anglais auprès de la Sublime Porte. Cet ouvrage peut être regardé comme le premier regard d'une occidentale sur la Turquie.

encore dans leur bibliothèque *Le jardinier fleuriste* de Louis Liger⁶¹, (Rouen, 1787) et l'ouvrage qui fait alors autorité en Provence sur le sujet, le *Traité de l'olivier*, par Mre. Couture, curé de Miramas, (Aix, 1786).

Déployer le grand décor provençal: gypseries et toiles peintes

La salle à manger

Voilà donc quelques indications sur «l'outillage» culturel de cette famille qui fait, dans la rénovation du grand bâtiment qu'elle a acquis, une si large place au grand décor provençal, dans les deux pièces en enfilade, auxquelles on accède par le vestibule du rez-de-chaussée: la première, une salle à manger, est décorée de douze panneaux en gypserie. La seconde, un petit salon, a comme décor un ensemble de toiles peintes à la détrempe.

La première pièce est décrite dans la notice établie par Nerte Fustier-Dautier⁶²: «... la salle à manger, pavée de marbres blanc et noir a conservé son mobilier et son décor. Douze panneaux, séparés par des pilastres en gypserie, couvrent entièrement les murs; dans chacun d'eux des chutes retenues par des rubans symbolisent les saisons, les arts et métiers, la chasse, la pêche, à moins qu'il ne s'agisse des mois de l'année; la signification des attributs n'est en effet pas toujours évidente».

Les gypseries, nous rappelle Maël Tauziède-Espariat⁶³, «sont des ornements exécutés en plâtre modelé, moulé, sculpté en relief qui, laissés en blanc, se détachent sur un fonds peint à la colle de couleur claire et fraîche. La gypserie est l'élément principal du grand décor provençal». Elles décorent gracieusement les murs «de frises narratives, de rinceaux, de singes, de feuillages, d'arabesques, d'animaux héraldiques, de têtes grotesques, de trophées, de dragons ailés, d'enfants et d'ornements en tous genres qui caractérisent précisément la période où ils furent exécutés. Ces motifs étaient réalisés à partir de modèles créés par des ornemanistes tel que le Parisien Thomas Laisné (1682-1739) qui dessina tout le décor en plâtre de l'hôtel de Simiane à Aix, l'Aixoïe Gilles-Paul Cauvet (1731-1788), dont on peut voir les ornements à l'hôtel Gassier ou encore le Dijonnais Bernard Toro (1672-1731) dont le travail est visible dans différentes demeures, notamment à l'hôtel d'Albertas».

61. *Le jardinier fleuriste, ou, La culture universelle des fleurs, arbres, arbustes, arbrisseaux servant à l'embellissement des jardins: contenant plusieurs parterres sur des desseins nouveaux, bosquets, boulingrins, salles, sallons, & autres ornements de jardin: avec la manière de rechercher les eaux, de les conduire dans les jardins, & une instruction sur les bassins: ouvrage où tous les curieux trouveront de quoi s'amuser agréablement*, Rouen, 1787. Louis LIGER est un agronome français (1658-1717), auteur de nombreux ouvrages souvent réédités.

62. Nerte FUSTIER-DAUTIER, *Bastides et Jardins du pays d'Aix*, Marseille, réédition 2013, p. 221, notice sur Montfinal.

63. Maël TAUZIÈDE-ESPARIAT, *Le grand décor peint en Provence au XVIII^e siècle dans l'architecture civile et publique*. Mémoire (inédit) de recherche pour le diplôme de Master I, spécialité Histoire de l'art moderne, préparé sous la direction de Magali THÉRON, Université d'Aix-Marseille, 2012, p. 19.

Tentons-en une description sommaire⁶⁴:

Mur sud

Panneau 1 la chasse: gibier à plumes, cor de chasse, fusil, lance, dague, hachette, feuilles de chêne, gland

Panneau 2 la guerre: lance, carquois, palmes, casque, tissu drapé, corne

Mur ouest

Panneau 3 le printemps: flûte, musette, panier à fleurs, roses, rubans, feuillages

Panneau 4 l'amour: couple de pigeons, carquois, arc, flûte, cœur percé, feuillages

Panneau 5 la moisson: dragon crachant le feu, faucille, râteau, gerbe de blé, tonnelet, fleurs (Fig. 15)

Mur nord

Panneau 6 (dans l'angle N-O) le jardin: arrosoir, bêche, corde, panier d'osier, prunes, poires, feuillages

Panneau 7 les Beaux-Arts: papier en rouleau, règle, palette de couleurs, compas, palmes, mappemonde

Panneau 8 les instruments de musique: luth, tambourin, basson, castagnettes, trompe avec tête de profil

Panneau 9 (dans l'angle N-E) l'été: panier à fruits, melon, cerises, prunes, pêches, feuillages

Mur est

Panneau 10 l'automne: lances, feuilles de vigne, pot à versoir, masque de Bacchus, grappe de raisin

Panneau 11 la musique ou le chant: flûte, luth, colombes, partition ouverte, couronne de lauriers, feuillages

Panneau 12 la religion: instruments de musique, encensoir, chaîne, petit masque, palme du martyr

Des dessertes en bois avec dessus en marbre complètent cet ensemble.

S'il ne nous a pas paru possible d'identifier les mois de l'année malgré le nombre des panneaux, trois des quatre saisons peuvent être identifiées, printemps, été, automne; quel autre pourrait symboliser l'hiver? L'artiste a utilisé le vocabulaire des symboles de l'époque Louis XVI: la palme du martyr, la grenade pour la fécondité, l'olivier pour l'immortalité et le chêne pour la fidélité. En tout, quelque soixante-douze objets élémentaires, soit cinq à huit par panneau.

En l'état, il ne nous a pas été possible d'identifier l'auteur de cet ensemble exceptionnel en Provence. Nous en sommes réduits à devoir nous contenter de ressemblances thématiques ou stylistiques avec d'autres décors des hôtels ou bastides de la région. Elles ne manquent pas: on peut penser aux gypse-

64. En venant du vestibule, depuis l'entrée sud-est de la pièce, dans le sens des aiguilles d'une montre.

ries de l'hôtel de Valbelle dont le boudoir contient des trophées⁶⁵ ou encore, pour continuer avec le même thème, aux panneaux de l'hôtel Daret (ou de Saizieu)⁶⁶. On trouvera encore des chutes avec instruments de musique à l'hôtel de Lagoy⁶⁷, ou sur la boiserie sculptée de l'hôtel de Garidel⁶⁸, ou encore au pavillon de Trimont⁶⁹. À l'hôtel de Carondelet⁷⁰ les boiseries reprennent les thèmes des instruments de musique et des paniers de fruits, présents dans la salle à manger de Montfinal.

Dans une des chambres du deuxième étage de Montfinal la gypserie de l'alcôve représente le baiser de deux colombes. (Fig. 16)

Le panneau qui surmonte le miroir du trumeau au-dessus de la cheminée du salon du premier étage est similaire à une gypserie de l'hôtel Boyer de Fonscolombe⁷¹.

Le petit salon du rez-de-chaussée

Nous nous rendons maintenant dans la pièce contigüe, à la suite de représentants de la municipalité de Bouc⁷², « nous étant ensuite transportés dans le salon du fond nous y avons trouvé une tapisserie en toile représentant une marine apliquée sur le meur avec leurs tablettes en bois tout autour pintes de jaune le tout en bon état, onze chaises de blois blanc peintes en gris clair sculptées dans un état médiocre, quatre chaise ordinaires, une paire chennet de fer garnis en laiton, une paire de pincettes de fer et un souffled, trois petites encognures attenantes au mur, nom fermentes avec leurs dessus en marbre en bon état, les sous bassements tout autour dudit salon, ainsi que les coings jusqu'au plancher en bois blanc peint en gris clair avec les fillets jaune en bon état, une petite table à trois tiroirs en bois de noyer avec leurs dessus en marbre en bon état, une table à cadrille⁷³ couverte en drap vers en bois de serizier fermente en bon état, une table longue en bois de noyer couverte de drap vers et recouverte d'une toile cirée en bon état, une cheminée en marbre gris clair sculptée sur laquelle ce trouve quatre tasses et un sucrier de faïence

65. Henri DOBLER, *Le Cadre de la vie mondaine à Aix-en-Provence aux XVII^e et XVIII^e siècles: boudoirs et jardins*. Illustrations F. Detaille, Marseille, 1928, p. 33. Rue Mignet.

66. Rue du 4-septembre, Cf. Inès Castaldo, *Le Quartier Mazarin*, *op. cit.*, illustrations 105-106, p. 286-287.

67. Henri DOBLER, *Le Cadre de la vie mondaine...*, *op. cit.*, p. 89. Hôtel situé 3 rue Goyrand à Aix.

68. Henri DOBLER, *Le Cadre de la vie mondaine...*, *op. cit.*, p. 100. Rue d'Italie.

69. Nerte FUSTIER-DAUTIER, *Bastides et Jardins de Provence*, *op. cit.*, p. 53. Situé route de Vauvenargues à Aix.

70. Henri DOBLER, *Le Cadre de la vie mondaine...*, *op. cit.*, p. 132. On sait qu'un même artiste pouvait utiliser pour ces thèmes les techniques aussi différentes que la sculpture sur bois et celle de la gypserie, comme Jean Desemery. Hôtel situé 17 rue Cardinale à Aix.

71. Situé 21 rue Gaston de Saporta à Aix. Information aimablement communiquée par Alexandre Mahue, que je remercie vivement.

72. Arch. Privées Raymond, Inventaire après séquestre des biens d'un père d'émigré, du 24 pluviôse an II (12 février 1794), non folioté, « Jean Joseph Sause maire, Joseph Burle officier municipal de cette commune de Bouc, district d'Aix, département des Bouches du Rhône, écrivant sous nous le citoyen Vincent Prat, secrétaire greffier de la commune ».

73. La table à quadrille est une table à jeu à quatre tiroirs.

blanche en un médiocre état, deux écrans en carton façonnés en platte en bon état, un petit balaye pour la cheminée en bon état, au dessus de laquelle cheminée ce trouve encore un cadre en bois blanc peint en gris clair avec les fillets jaunes au milieu duquel il y a un miroir carret en forme de lustre d'une grandeur ordinaire et en bon état, un canapet fort grand à la forme de Turquie avec quatre tiroirs garnis en laiton en bois de serizier en très bon état sur lequel ce trouve lié un tappis de Turquie en mauvais état. »

La fin de ce passage désigne le divan à la turque dénommé radassière en Provence, bâti aux dimensions de la pièce, ici sans alcôve à colonnes, comme dans d'autres bastides marseillaises ou provençales.

Cette mode importée du Levant est analysée dans de nombreux ouvrages : « Lors du repos de la méridienne dans le reste du royaume, les lits à colonnes, lits de repos, et plus tard ottomanes, turquoises, *sophas* (sic), méridiennes et duchesses brisées sont encore déplacés et installés dans des pièces indifférenciées, selon les besoins de la famille. À Marseille, et c'est là une singularité au milieu du XVIII^e siècle, le large divan se voit fixé à demeure au fond d'une alcôve monumentale à pilastres ou à colonnes (...) A l'extérieur de la salle, les lamelles des jalousies à la persienne dont sont pourvues les huisseries entretiennent un courant d'air permanent, tamisent la lumière crue des étés méditerranéens et laissent voir ce qui se fait au dehors sans estre apperceu »⁷⁴.

De tels divans avaient pu être rencontrés par la famille Raymond chez d'autres négociants à Marseille ; on a vu plus haut que leurs lectures incluaient des récits de voyages au Levant. Enfin, leur activité économique les ayant amenés à pratiquer le commerce des cuirs et peaux, ils étaient proches du monde des capitaines de vaisseaux marchands⁷⁵.

On remarque, dans le trumeau en gypserie qui surmonte la glace au-dessus de la cheminée du mur ouest du petit salon, un médaillon représentant le visage d'une femme de profil. L'usage était fréquent de représenter les traits d'une personne de la famille des donneurs d'ordre : pourrait-il alors s'agir de Marie Carbonel, épouse de Philippe Raymond, alors (1781) âgée de 49 ans ?

Revenons à la description de Nerte Fustier-Dautier⁷⁶ : « Le salon qui suit est décoré de cinq peintures à la détrempe⁷⁷ sur une toile de texture très fine, clouées au mur par des baguettes recouvertes d'un galon. Elles occupent

74. Marie-José BAUMELLE, « Architectures et décors intérieurs », dans Georges AILLAUD (Dir.) : *Marseille, un territoire et ses bastides*, Marseille, éditions du Comité du Vieux-Marseille, 2011, p. 214.

75. Le futur beau-père de Jean-François Esprit Raymond, Joseph Paul Bertrand était « capitaine de bâtiment de mer » (1788). Jean Philippe Alexandre Raymond, son jeune frère est connu comme courtier de commerce à Alep (1803).

76. Nerte FUSTIER-DAUTIER, *Bastides et Jardins...*, op. cit., p. 221.

77. Elles ont toutes 1,70 m de haut ; il y en a en fait une sixième beaucoup plus étroite (40 cm) que les cinq autres (la plus grande a 4,35 m de long), qui permet le raccord entre la porte-fenêtre et l'angle des murs sud et ouest du petit salon.

toute la surface des murs jusqu'au lambris d'appui. Sur la plus grande se lit l'inscription suivante « peint par Tréméla à Mar^{lle}, 1781 ». Ce peintre a certainement travaillé à l'Académie de peinture de Marseille; les sujets traités, la technique employée se retrouvent aujourd'hui dans plusieurs autres suites aujourd'hui déplacées⁷⁸. (...) Ces toiles par leur romantisme – ciels tourmentés, rochers, arbres au bord de la mer, ruines – sont directement inspirées de tableaux d'Horace Vernet et d'Hubert Robert, peintres alors très en vogue ».

L'apparition du décor en toile peinte date, en Provence, de la seconde moitié du XVIII^e siècle, en retard en cela d'une vingtaine d'années sur la pratique parisienne. Ce qui est nouveau, en Provence, c'est le choix de la marine comme thème dominant. On peut rattacher ce fait à la présence de Joseph Vernet qui entame à Marseille en 1753 sa série de vingt-quatre ports de France. Cette même année est fondée à Marseille l'Académie royale de peinture et de sculpture qui va permettre de former des artistes capables d'exécuter de grands décors de qualité. « Celle-ci était publique et gratuite, la ville de Marseille pourvoyant aux dépenses de fonctionnement. Elle comptait dix-huit professeurs au moment de sa fondation et vingt-deux en 1789, recrutés parmi les peintres, sculpteurs, architectes et ingénieurs de la ville. En outre, dans les années suivant sa fondation, l'École se transforme en Académie et se place sous la protection de l'Académie royale de Paris. (...) Les travaux de ces peintres révèlent une spécialisation dans la peinture de paysages maritimes et portuaires dans le goût de Joseph Vernet »⁷⁹.

Ces marines sont peintes dans le terroir de Marseille ou en des lieux de Provence proches de la mer; les bastides ou hôtels particuliers à Aix ont recours à d'autres thèmes, très souvent champêtres. La marine du petit salon de Montfinal, située géographiquement dans le bassin d'Aix ne fait exception qu'en apparence, étant la commande d'une famille marseillaise.

Le choix de la toile peinte était pour le donneur d'ordre une solution économique par rapport à d'autres techniques utilisées comme la boiserie sculptée ou la gypserie, la peinture sur lisse ou la peinture murale.

L'artiste était rémunéré à la surface peinte, évaluée en cannes carrées, la toile étant fournie par le commanditaire. Le prix dépend bien sûr de la notoriété du peintre: s'agissant de Trémélat en 1781, on peut évaluer à une soixantaine de livres le prix payé par les Raymond pour les quelque six cannes carrées (24 m²) de leur marine.

Guillaume Trémélat [Tremellat, Tremela], actif dans la région marseillaise dans la seconde moitié du XVIII^e s. est l'auteur d'un autre cycle de paysages de bord de mer qui a perdu sa signature au cours d'un réemploi dans une autre demeure. « Nous pensons l'avoir retrouvé au château des Pradeaux à Saint-Cyr-sur-Mer. Un érudit local le voyait en 1855 au château neuf de

78. Abbé Gustave ARNAUD D'AGNEL *Le Meuble: ameublement provençal et comtadin du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle*, Paris et Marseille, 1913, p. 335.

79. Maël TAUZIÉDE-ESPARIAT, *Le Grand Décor*, op. cit. p. 35.

Nartète à Saint-Cyr-sur-Mer, portant encore la mention « peint par Treméla de Marseille, 1788 »⁸⁰. Il provenait sans doute du château vieux de Nartète, tout proche. Ces trois déménagements ont beaucoup abîmé le décor, mais il est sans aucun doute possible de la même main que celui de Montfinal.

D'anciennes photographies permettent aussi de lui attribuer sur des critères stylistiques les toiles peintes qui se trouvaient dans la bastide La Rouvière, appartenant à Joseph Bonasse au début du ^{xx}e siècle, ainsi que celles qui étaient à la même époque chez les Arnaud d'Agnel dans leur bastide Champion de Cicé, quartier de Sainte-Marthe à Marseille aussi. Guillaume Trémelat est donc l'auteur de quatre grands décors de marine ».

« On connaît de lui un tableau religieux dans l'église de Roquevaire et des portraits de donateurs de l'hôpital de Cassis »⁸¹.

C'est un bord de mer en partie urbanisé qui est représenté, mais cette représentation est imaginée, les bâtiments ne sont pas peints d'après nature (châteaux, tour ou phare, temple antique, ruines, etc.). Mer, nuages et rochers tourmentés sont présents sur tous les panneaux qui constituent cette marine. L'activité humaine est principalement la pêche, et parfois, au loin, la navigation. Douze embarcations différentes sont peintes par l'artiste, allant d'un navire de haute mer battant pavillon maltais, à la modeste barque de pêche à avirons, avec aussi quelques tartanes, embarcations méditerranéennes intermédiaires grées de voiles latines.

La pêche nous est donnée à voir sous différentes techniques : d'une barque amarrée, on a tiré à terre un filet, un autre panneau représente la pêche au carré, d'autres encore nous montrent des pêcheurs à la ligne (quatre personnes distinctes) ou le débarquement, dans des paniers, du poisson pêché.

La marine représente trente-quatre humains, vingt-six hommes et huit femmes, toutes jeunes et avenantes. La plupart des personnages sont manifestement de milieu populaire, coiffés d'un simple bonnet, souvent les pieds nus (il s'agit, il est vrai de pêcheurs) ; deux hommes appartiennent à un milieu social plus relevé, l'un portant tricorne, chaussures à boucles, bas, culotte et redingote, l'autre est un jeune homme bien mis s'adonnant, solitaire, à la pêche à la ligne. Cette marine méditerranéenne nous présente également deux levantins parfaitement reconnaissables à leur vêtement : sarouel, turban et babouches.

Trois scènes spécifiques attirent l'attention du spectateur : un homme prépare la soupe de poisson sur un feu de bois, ailleurs deux hommes munis

80. Académie du Var, Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du Var, « paragraphe 57 : le domaine de Nartète, ou de Valmont », dans *Bulletin trimestriel de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var*, séant à Toulon, Toulon : JM Baume, 1855, A23, p. 139-141. Cité par Maël TAUZIÈDE-ESPARIAT, *Le Grand Décor*, op. cit., p. 32, note 88.

81. Maël TAUZIÈDE-ESPARIAT *Le Grand Décor*, op. cit., p. 34 et 36, et note 110, AD BDR, fonds de l'hôpital de Cassis, 43 HD E 70 : « Reçu de 40 £ donné par le peintre Trémelat de Marseille, pour deux portraits de bienfaiteurs de l'oeuvre, avec leurs cadres dorés » (14 novembre 1777).

de gourdins s'apprêtent à libérer la patte de leur chien de la morsure d'une énorme coquecigrue sortie de l'onde.

On retrouve enfin le personnage très marseillais d'Hannibal Camous, homme sage réputé centenaire, souvent représenté dans la ville : ne figure-t-il pas, coiffé de son bonnet phrygien dans *L'Entrée du port de Marseille*⁸² peint par Horace Vernet, présenté au peintre par son épouse, vêtue d'une robe jaune paille, à la Tête de More⁸³. Dans la bibliothèque de la famille Raymond se trouve un exemplaire de la brochure parue à Marseille en 1773 chez Mossy, intitulée *Le Socrate marseillais ou particularités instructives et intéressantes pour l'humanité, au sujet du fameux Annibal Camoux de Marseille, décédé il y a environ 12 ans, à l'âge de 122 ans*. La famille possédait encore une gravure représentant le fameux vieillard avec son fils sur le port de Marseille⁸⁴. Cela peut expliquer pourquoi les commanditaires auraient demandé à l'artiste de faire figurer « Niba » sur la toile. (Fig. 17)

Réaménager la disposition intérieure : mise à distance de la fonction agricole

Philippe Raymond, fils de François Joseph l'acquéreur de la bastide, a neuf enfants, qui en 1775 ont respectivement 22 ans (Catherine Rosalie), 19 ans (Jean-François Esprit), 15 ans (Honoré), 14 ans (Anne Jeanne Noël), 7 ans (Joseph François), 5 ans (Marie Pauline) et 2 ans (Jean Philippe Alexandre), sans compter une probable nourrice ; il faut loger tout ce monde pour des séjours assez longs. Les transformations effectuées manifestent que les propriétaires entendent résider plusieurs mois par an ; ils éloignent pour cela l'activité agricole du bâtiment principal : les oculi du deuxième étage de la façade principale sont remplacés par des fenêtres rectangulaires de plus grandes dimensions ; cette opération est due à la transformation des greniers à foin et à blé de cet étage en chambres d'habitation à alcôve (Fig. 12) desservies par un couloir (adjonction d'une rampe en fer forgé à l'escalier intérieur d'accès du premier au deuxième étage).

Repenser l'environnement : la grande avenue se fait plus visible

Un bâtiment pour le logement du fermier est construit à l'ouest du bâtiment bourgeois, contre les bâtiments qui abritent les activités agricoles depuis le milieu du XVII^e siècle. (Fig. 10)

La porte principale de la bastide donnant accès au vestibule est complètement refaite en 1779. La même opération avait été faite pour la porte de la remise en décembre 1777.

On aménage les deux extrémités de l'avenue d'accès à la bastide, plantée de 72 mûriers : installation d'un portail en pierre de taille au sud, « vingt-six journées pour la fasson du portail » en décembre 1776, sur le « chemin sallier de Berre à Gardanne » (actuelle D60). Adjonction d'une grille en fer forgé,

82. Peinture sur toile, Musée du Louvre, inv. 8293, 1754. Présentée au salon de 1755.

83. Sur le promontoire rocheux *rocher du Pharo*.

84. Peint par Henry, 30 x 25 cm, gravé par Laurens fils, Marseille, sd. (Coll. de l'auteur).

au nord de l'allée, pour accéder au jardin de propreté sous la terrasse, dont l'imposte porte le monogramme de l'acquéreur « FJR » (présence attestée en 1794).

Un puits est construit au bas du jardin de propreté, contre le portail d'accès, pour la somme de 380 £ entre le 17 août et le 9 novembre 1776.

Remettre en culture : étendre, reprendre, diversifier

D'importants travaux de remise en état sont effectués au lieu-dit « la machine », pour permettre l'irrigation de la terre de l'enclos qui abrite des fruitiers (en janvier 1778).

Importants travaux agricoles de remise en culture de terres restées longtemps en jachère : on doit pour cela pratiquer « l'enfroundade » lourde tâche qui consiste à défoncer le sol sur 3 pans de profondeur (75 cm) avec des outils maniés à la main ; il faut ensuite retirer pierres et herbes du champ avant de labourer à l'araire et semer.

Le pré est un élément essentiel de ces efforts de remise en valeur de la propriété dans les journées de travail effectuées. Les achats de graines à cet effet sont mentionnés dans les comptes Raymond.

On s'active beaucoup aux différents plantiers, de vigne de part et d'autre de la grande allée, au terrain de la Croix d'Or, d'oliviers au nord du bâtiment principal (110 journées d'hommes en avril 1778) ; on acquiert 8 charretées de fumier pour 40 £, et encore, après avoir curé les fossés et vallats on plante 76 peupliers d'Italie le long du Grand Vallat. Au verger, 15 arbres fruitiers, abricotiers, pêchers et poiriers viennent compléter l'existant.

Ces travaux représentent quelque 1 500 £ par an pendant les cinq années qui ont suivi l'acquisition de Montfinal, pour lesquels des comptes ont été conservés.

Les Raymond par ailleurs ne cessent d'agrandir le tènement :

– François Joseph acquiert en 1777 la terre dite « la Turquie », à l'est du tènement, du nom de son vendeur Claude Turc,

– Philippe procède à quatre acquisitions, pour plus de 3 000 £, entre 1787 et 1800

On trouve une estimation des terres cultivables dans le « Procès-verbal d'adjudication d'arrentement des biens du père d'un émigré » du 18 floréal an II⁸⁵ : 131 644 cannes carrées (52,66 ha) sur le terroir de Bouc et 5 charges 8 panaux (3,52 ha) sur celui de Cabriès.

La matrice cadastrale dite de Napoléon nous livre une première mesure précise des terres du tènement, ainsi que leurs cultures⁸⁶ (63 ha à Bouc, 20,7 ha à Cabriès et 6,8 ha à Aix).

85. 8 mai 1793, Arch. Privées Raymond. Soit 53,32 ha à Bouc et 3,52 à Cabriès.

86. AD BDR, P4-957 Bouc section A (La Mounine) et C (Sous le Crêt) ; P4-965 Cabriès section C (de Gay) ; 1834.

MONTFINAL AU XIX^e SIÈCLE : UNE POSSESSION PAISIBLE (1801-1914)*Agrandir le grand bâtiment*

Le bâtiment principal a été l'objet d'un projet d'agrandissement vers l'ouest, projet confié en 1831 à un certain Martin Amphoux, entrepreneur de bâtiments de Marseille, dont la famille Raymond conserve quelques plans. Aucune suite ne lui a été donnée, mais un autre agrandissement vers l'ouest, allongeant la façade de cinq mètres a bien été réalisé au XIX^e siècle, pour permettre l'installation, au rez-de-chaussée d'une serre froide au midi et d'une extension de la cave à vin au nord (aujourd'hui la chaufferie). Des chambres supplémentaires sont installées au-dessus de ces deux installations (deux au premier étage et trois au second). C'est sans doute dans le même temps qu'est créée une fosse septique à proximité du mur pignon ouest du grand bâtiment, suivant en cela le courant hygiéniste du siècle⁸⁷.

Cet agrandissement est difficile à dater avec précision : il ne semble pas encore réalisé au vu du cadastre napoléonien de 1834. Un phototype conservé à Montfinal nous montre que les cheminées émergent alors au droit du mur pignon ouest à la date de la prise de la photo, nécessairement après 1839, probablement au milieu du siècle. En tout état de cause avant 1861⁸⁸.

Un balcon est aménagé au courant du siècle sur une des ouvertures existantes du deuxième étage de la façade sud. (Fig. 12)

L'ensemble de la façade est couvert d'un enduit en ciment uniforme qui conserve le cadran solaire de 1741 ; un cordon mouluré s'étend tout au long du nouvel ensemble, au ras inférieur des fenêtres de chacun des deux étages, qui joue le rôle d'un larmier et donne un sentiment d'unité à la façade.

Agrandir la terrasse

La terrasse connaît au cours du siècle une modification majeure : l'examen du cadastre napoléonien nous montre l'importance de l'extension réalisée pour atteindre la superficie actuelle. Il a fallu empiéter sur le potager à l'ouest, et, plus largement encore sur le fruitier à l'est (en intégrant, et sans doute recouvrant, le réservoir d'eau du XVII^e siècle) pour réaliser cette extension majeure, qui permet la plantation, devant le grand bâtiment d'un plus grand nombre d'arbres (aliziers, mûriers, marronniers) et la création, plus à l'est, au-dessus du réservoir d'eau enterré, de deux massifs ovales bordés de pierre froide. Cet ensemble est complété par l'adjonction d'une fontaine munie d'une vasque de pierre froide à chacune des extrémités de ce nouvel ensemble : celle de l'est est surmontée aujourd'hui d'un vase en pierre à

87. Alain CORBIN, *Le Miasme et la Jonquille, l'odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, 2008, p. 242.

88. La serre n'apparaît pas sur ce document ; son existence n'est confirmée que par une disposition testamentaire de Philippe de Raymond (1861).

godrons surmontés d'un motif de feuilles de vignes. À l'ouest, adossée au mur du régalé une plaque de marbre a été apposée avec une inscription « provençalisante » : « Sigues touti li benvenu dins aquest oustau »⁸⁹.

L'installation de la rampe en fer forgé tout au long de la terrasse est nécessairement postérieure à cette extension avec intégration de douze vases godronnés dont l'origine n'est pas documentée : si la qualité du travail peut faire penser à l'atelier de Chastel (mais ne lui en attribue-t-on pas trop en Provence⁹⁰ ?), il s'agirait alors d'un remploi, mais de quelle origine ?

Nous n'avons malheureusement pas de documentation nous permettant de dater avec précision cette opération d'extension de la terrasse (Fig. 8). On peut penser qu'elle a été conçue en harmonie avec l'extension du bâtiment lui-même, mais nous ne savons pas laquelle pourrait avoir précédé l'autre.

Une serre froide en briques, à trois baies, sur un seul niveau, est édifiée dans le prolongement de la façade sud au milieu du siècle (comme le montre un phototype antérieur à sa construction, réalisation effectuée avant 1861, voir note 86).

Nous n'avons que bien peu d'informations sur les végétaux qui se trouvaient sur cette terrasse : un précieux reçu d'une livraison de 1843 nous décrit le contenu des paquets qui la composent : trois sauges, trois daturas, deux vases de lobelia, une motte de fraxinelle et trois types de fraises : « la reine des fraises, la fraise blanche qui ne trace pas, les fraises rouges de tout le mois ».

Les comptes de Jean-François Esprit Raymond nous en disent plus sur les jardiniers : Maître Joseph, rémunéré à la journée 1 F 50 en 1811 et encore en 1815, puis François Decoppet, jardinier, « est entré chez moi le 1^{er} février 1818, je lui donne 360 F »⁹¹. Philippe (de) Raymond recrute deux frères successivement, François Silvestre, de Saint-Canadet, âgé de 28 ans, puis Jacques Silvestre, décédé en septembre 1843⁹². En 1914, il y a un jardinier à plein temps « dont le seul travail était de s'occuper des fleurs de la terrasse »⁹³.

Des fleurs en pot, installées sur des bâtis de bois entouraient le tronc des arbres de la terrasse (Fig. 9). La présence des serres aux deux extrémités du grand bâtiment, tout comme des photos prises au tournant du siècle avec des vases d'Anduze le long de la rampe en fer forgé, confirment la présence de plantes sensibles tant au Mistral qu'au froid hivernal comme les agrumes.

Le réaménagement de la terrasse est accompagné d'une extension du réseau d'eau existant : un nouveau réservoir couvert est aménagé en-dessous du grand réservoir initial, avec ses tranchées d'adduction et d'évacuation

89. On peut, sans grand risque, attribuer la paternité de l'opération à Philippe (de) Raymond, manifestement intéressé par le Félibrige et acquéreur d'un *Roumavagi dei trouvaire* du félibre Jean-Baptiste GAUT, édité à Aix en 1854.

90. Mireille NYS, *Le Jardin classique*, op. cit., p. 37-38.

91. Il est manifestement nourri et logé, rémunéré à l'année. Il est encore présent en septembre 1830.

92. C'est l'employeur, qui selon l'usage du temps, se charge du règlement des honoraires du Dr Hermelin, chirurgien à Bouc et des frais de l'enterrement.

93. Témoignage oral recueilli ca 1980 de Gabrielle Bernard de Raymond, tante de l'auteur.

en aval du système d'origine pour améliorer la fourniture d'eau au sud-ouest du grand bâtiment : fontaine ouest de la terrasse, abreuvoir devant la remise/écurie et l'étable, lavoir et aussi amenée de l'eau à la resserre de la salle à manger⁹⁴. Les canalisations sont en poterie vernissée ou en plomb. Dans la poterie passe une corde dont la manipulation depuis les regards de visite permet l'élimination des débris (minéraux ou végétaux) qui pourraient obstruer le conduit.

Il faut attendre l'avancement des travaux du Canal de Marseille, qui amène les eaux de la Durance à la ville (Palais Longchamp en 1849), via l'aqueduc de Roquefavour qui enjambe la vallée de l'Arc, pour que la bastide soit raccordée au réseau public d'adduction d'eau de la Société des eaux de Marseille⁹⁵, par une dérivation dans les plaines de Cabriès en 1857.

Vers le tournant du siècle, une éolienne, probablement d'origine américaine⁹⁶, est installée vers le lieu-dit « le Pontillau », elle pompe dans la nappe phréatique une eau de complément amenée par conduite forcée dans le réservoir installé sous la terrasse.

L'exploitation évolue : élevage des vers à soie, apiculture, gemme

Les trois générations de propriétaires Raymond du XIX^e siècle ont poursuivi la politique d'acquisition de terres contigües : Jean-François Esprit achète huit terres entre 1805 et 1817, pour un montant de 8 600 F ; Philippe acquiert quant à lui deux terres au quartier de San Baquis, en 1856 pour 6 400 F ; Alfred sera l'ultime acheteur en 1863 de la terre dite « la Cagnasse », pour 3 000 F, au nord de la propriété, sur la commune d'Aix.

La culture du mûrier blanc est développée, on passe de 415 individus recensés en 1775 à 699 en 1851. On sait que le département des Bouches-du-Rhône est atteint par la maladie des mûriers dite pébrine en 1848, ce qui n'empêche pas les propriétaires de faire construire une imposante magnanerie sur deux niveaux, édifiée à flanc de colline au nord du bâtiment principal. Elle apparaît en 1856 dans les impôts locaux. Les papiers de Philippe (de) Raymond font état d'un paiement de 196 F à un menuisier en 1842 pour la confection « de deux tiroirs pour les vers à soie »⁹⁷.

D'une autre note de juin 1812, nous apprenons que François Gamon, menuisier de Cabriès, a été payé 68 F « pour ruches à miel qu'il a fait et racommodé ». Nous ne savons comment accorder cela avec la date communément

94. Arch. privées Raymond, Notice pour la distribution des eaux propres venant des réservoirs, écoulement des eaux ménagères, du 27 juillet 1849. Le nouveau réservoir contient « 900 à 1000 millerols » (environ 54 à 60 m³).

95. Le maire de Marseille Maximin Consolat prend la décision de construire ce canal en 1834. L'eau arrive sur le plateau Longchamp le 19 novembre 1849. Le réservoir du Réaltor [Réaltort] est aménagé en 1869.

96. Ce n'est pas un des modèles du célèbre constructeur Bollée du Mans. Cette éolienne fonctionnait encore à la fin du XX^e siècle.

97. Arch. privées Raymond, Mémoire de Martin, menuisier, du 1^{er} mars 1842.

admise (1844) pour l'apparition en France des ruches à cadre en bois⁹⁸; du moins cela nous confirme-t-il la présence d'une activité apicole à cette époque.

Dans la bibliothèque on remarque, dans les acquisitions de Philippe (de) Raymond, plusieurs ouvrages qui montrent son intérêt pour les choses de la campagne: Boizelier, *Le Parfait Vigneron*, Paris, 1836; *Ruche française et Éducation des abeilles*, Dijon, 1843. De la même année un *Traité de la maladie de sang des bêtes à laine*, de O. Delafond, édité à Paris; ou encore *L'Horticulteur provençal, journal des serres et des jardins*, Marseille, 1850.

C'est donc sans surprise que l'on voit apparaître à Montfinal des cultures destinées à la commercialisation comme celle de la garance, mentionnée en 1812 et 1840. En 1831, ce sont 55 peupliers, élevés le long du Grand Vallat, qui sont vendus à F. Tiola de Saint-Flour, pour la somme de 725 F.

La pinède continue d'être exploitée pour son bois et, à la fin du XIX^e, pour la gemme destinée à la fabrication de la térébenthine⁹⁹.

Le grand bâtiment s'affirme comme lieu de villégiature

À l'intérieur du grand bâtiment, l'évolution la plus marquante, hormis l'extension de cinq mètres de façade à l'ouest, est la modification de la destination de la grande pièce du premier étage à gauche du palier, sur la façade sud. Cette pièce, qui dispose de deux croisées et d'une cheminée, était encore la chambre à coucher des maîtres de maison à la fin du XVIII^e siècle¹⁰⁰. Elle devient un salon de réception vers le milieu du siècle suivant. La famille Raymond s'y met en scène: le personnage principal est Hortense Hesse, épouse de Philippe (de) Raymond, tant par la dimension de la toile ovale qui la représente que par sa position centrale au mur nord de la pièce¹⁰¹. L'époux se contente d'une toile plus modeste, à gauche de la cheminée; sur le mur ouest qui lui fait face, le portrait de sa mère, Joséphine Bertrand, épouse de Jean-François Esprit Raymond; sous le portrait de cette dernière, un petit portrait d'un jeune homme d'une quinzaine d'années, en uniforme de collégien: il ne peut s'agir que de Ferdinand Raymond, né à l'île d'Elbe pendant l'émigration de ses parents et décédé à Montfinal en octobre 1810, à l'âge de seize ans, d'une maladie pulmonaire. Cette pièce était à l'origine tapissée d'un papier peint dit de *tontisse*¹⁰², recouvert ultérieurement d'un autre papier peint à décor floral, qui contribuait à donner au salon une allure toute balsa-

98. Le naturaliste suisse François Huber, auteur de nombreux traités d'apiculture, avait mis au point dès 1792 une ruche à feuillets.

99. L'auteur se souvient du gemmeur, M. Saint-Giron, encore actif dans les années 50.

100. Arch. Privées Raymond, Inventaire après séquestre des biens d'un père d'émigré, du 24 pluviôse an II (12 février 1794), non folioté.

101. La tradition familiale en attribue l'origine à l'atelier de Winterhalter.

102. Procédé de «veloutage» qui consiste à saupoudrer d'une manière égale, avec des hachures d'étoffes et des poudres colorées, des toiles ou des papiers sur lesquels on imprime au préalable, au moyen de bois gravés ou de cylindres, un mordant incolore sur lequel se fixent les poussières de «tontures», «article Tonture, papier de tenture» dans l'*Encyclopédia universalis*.

cienne, avec ses chaises « retour d'Égypte » à dos au motif de chameau et ses fauteuils à accoudoirs décorés de fleurs de lotus.

Le petit cabinet en enfilade contient, on l'a vu plus haut, les livres de la bibliothèque. Aux murs une série de gravures qui constitue un véritable manifeste légitimiste : *Henry comte de Chambord*, plusieurs fois représenté, y côtoie *Mademoiselle*.

Terre agricole, Montfinal est de plus en plus un lieu de séjour pour ses propriétaires : au nord de l'allée cavalière qui conduit vers les terres de la famille d'Albertas, un tennis est installé à l'est des bâtiments, antérieurement à la Grande guerre.

LE TEMPS DES INCERTITUDES (1914-63) : UN DIFFICILE AGGIORNAMENTO

Le premier conflit majeur du xx^e siècle voit diminuer le revenu des propriétaires : les loyers des immeubles marseillais dont elle est propriétaire rentrent plus difficilement, le revenu des valeurs mobilières est lui aussi atteint : la famille avait beaucoup placé en emprunts russes... Il faut diminuer les gages des quatorze employés, « ce qu'ils comprirent très bien », et la maîtresse de maison est amenée après la révolution russe à annoncer en cuisine « qu'il va falloir désormais accommoder les restes »¹⁰³.

La vie continue cependant, comme en témoigne cet avis inséré dans le *Figaro* du 17 juillet 1920 : à la rubrique « Déplacements et villégiatures des abonnés du Figaro » : « M. [Hector] Bernard de Raymond, au château de Montfinal ». Et retour à Marseille le 30 septembre 1920¹⁰⁴.

Après le décès de son père en 1929, Hector III hérite de la propriété de Montfinal dans le partage réalisé avec son frère Philippe et sa sœur Gabrielle : la tradition provençale et familiale joue en faveur de l'aîné, mais les immeubles marseillais passent aux cohéritiers, si bien que le nouveau propriétaire n'a comme ressource que le revenu de son exploitation agricole.

Si un incendie de la pinède à l'ouest des bâtiments est maîtrisé à temps en 1930, c'est avec le fermier que les difficultés se manifestent. Au-delà de probables désaccords personnels, il y a une vraie question de financement de la modernisation des moyens d'exploitation entre le propriétaire et le fermier : c'est un malheureux âne qui se trouve au centre du conflit au milieu des années cinquante. La question de son remplacement par un autre animal ou de l'évolution vers la mécanisation est portée en justice avec de multiples rapports d'experts. Le double décès du fils du propriétaire en 1956 et du père en 1957 met fin au débat.

103. Témoignage de Gabrielle Bernard de Raymond, recueilli ca 1986.

104. *Le Figaro*, n° 198, p. 4, du 17 juillet 1920 et n° 273, p. 4, du 30 septembre 1920. Consulté sur le site Gallica.

RETOUR À UN MODÈLE EN HARMONIE AVEC LE TEMPS (DEPUIS 1963)

La première nécessité pour les deux jeunes héritiers est de payer les droits de succession : une parcelle dite « le bosquet » le long de la D 60 est vendue. C'est aussi l'époque d'une très sensible évolution de l'environnement : emprise de l'autoroute Aix-Marseille à l'est, installation par EDF d'une ligne à très haute tension tout au long de l'ouest de la propriété, très forte pression urbaine à Bouc-Bel-Air, dont la population passe de 1 606 habitants en 1954 à 4 533 en 1975 : création du Clos des Pins au nord-est de la propriété et de la résidence de l'allée des peintres à l'est. (Fig. 4)

L'exploitation agricole est désormais confiée à un fermier qui, agrandissant les terres qu'il exploite déjà par ailleurs, ne réside plus : la mécanisation s'impose, plus d'animaux de trait à Montfinal, plus d'élevage de moutons, fin de la gemme dans la pinède.

Les trente glorieuses, c'est aussi la mise à disposition d'une eau de qualité bon marché avec l'arrivée du Canal de Provence dans le sud du bassin d'Aix. Elle permet la construction d'une piscine en 1963 sur une partie de l'ancien verger.

Un nouveau modèle économique qui vise à créer des revenus locatifs est mis progressivement en place pendant plus de trente ans. Les bâtiments sont rénovés : chauffage et sanitaires, mise aux normes de la distribution électrique (elle datait de 1930, époque de l'électrification de la campagne à Bouc). Restauration de la ferme (sud), d'appartements au second étage du bâtiment principal. Ultérieurement, restauration de la magnanerie et création de deux logements locatifs ; restauration de la partie nord de la ferme à l'usage de la famille des propriétaires devenue très nombreuse.

Après un violent incendie de la pinède en août 1989, qui épargne *in extremis* les bâtiments, un important plan de reboisement avec des espèces moins sensibles au feu est mis en place.

Les bâtiments sont inscrits à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 2005.

CONCLUSION

L'état des constructions, le développement de l'ensemble sont évidemment très liés à la situation économique des propriétaires dont on a pu mesurer l'endettement excessif, celui de Jean-Baptiste Roubaud en 1646, des héritiers Blégier en 1730, sans doute des Solier en 1775 ou encore, au milieu de ^{xx}e quand le revenu agricole, devenu la seule ressource du propriétaire, est suspendu à l'issue d'un procès.

Des périodes fastes en revanche sont observées quand se conjuguent capacité économique et projet du propriétaire : Jean Blégier au milieu du ^{xvii}e s'inscrit dans le courant du développement en Provence du « système basti-

daire» par le milieu des gens de robe aixois; les Raymond, fin XVIII^e dans la recherche des négociants marseillais d'un art de vivre, décrit par Charles Carrière¹⁰⁵. Tout au long du siècle suivant enfin, c'est une famille urbaine bourgeoise qui trouve dans sa campagne un lieu de séjour privilégié, un *ailleurs* cher aux Marseillais, cabanon pour les plus modestes, bastide pour les plus aisés.

Nous avons, en menant cette recherche, vu se modifier sensiblement le regard porté sur cette bastide, passant d'une vue réductrice d'un ensemble figé de constructions du XVIII^e siècle (le cadran solaire, les pièces à décor) à celle, évidemment plus liée au temps long, d'une évolution constante tant du bâtiment principal, que des constructions agricoles, et surtout du rapport entre ceux-ci et celui-là. On a pu noter au passage, que le nom même « Mont-final », apparu en 1759, avait contribué à occulter la première existence de la Blégère.

Il y avait un « *avant mémoire* »¹⁰⁶ que les fonds notariaux du XVII^e de Bouc, Cabriès et Aix nous ont permis de mieux appréhender, encouragé initialement en cela par F.-X. Emmanuelli. Ils se sont avérés d'une très grande richesse, malgré la frustration de ne pouvoir exploiter certains registres.

Pour les siècles suivants nous avons pu croiser fonds publics et fond privé de la famille Raymond, et donc des sources de nature aussi hétérogène que données patrimoniales d'origine notariale, baux ruraux, données issues des recensements et du fisc, comptes d'exploitation, mémoires et correspondances, photographies et bien sûr la mémoire familiale, trop tardivement et insuffisamment recueillie.

Si le bâti et le jardin en étaient le centre, nous avons tenté d'identifier le plus possible l'ensemble des acteurs de cette petite pièce de micro-histoire, les propriétaires successifs, mais aussi leurs proches, fermiers, mégers et grangers, jardiniers et domestiques, artisans, artistes et acteurs du bâti, *maîtres massons et travailleurs* des lieux de Bouc, Cabriès et Collongue.

Philippe BERNARD DE RAYMOND

*
* *

105. Propos recueillis par l'auteur lors de la communication de Charles Carrière en 1971 au séminaire de maîtrise de Pierre Goubert (Paris I).

106. Pour reprendre la belle expression de Jean DELAY, *Avant Mémoire*, Paris, 1979, tome I, *D'une minute à l'autre*, p. 15-16.

ANNEXE : LES PROPRIÉTAIRES DE LA BASTIDE GENS DE ROBE AIXOIS ET BOURGEOIS MARSEILLAIS

Roubaud (propriétaire jusqu'en novembre 1646)

De Jean-Baptiste Roubaud, bourgeois de Marseille, nous ne savons que peu de chose. Cité dans les documents du fonds privé de la famille Raymond évoqués ci-dessus, il intervient comme vendeur de la bastide de Jollian Marin en 1646. L'article de Louise Leates sur *le jardin des Seguiran* met en lumière un marchand de bois marseillais intervenant sur les chantiers de la ville, présent à Bouc comme acteur du marché foncier et comme entrepreneur au profit d'Henry de Séguiran, coseigneur de Bouc, premier président de la chambre des Comptes de Provence, partant l'un des « plus apparens » de la Province. Il fournit à Séguiran le bois de charpente du pavillon que ce dernier fait édifier en haut de son jardin en 1644 ; il semble devenir un homme de confiance du Président, intervenant comme témoin dans de nombreux actes dont celui-ci est partie prenante. Son épouse est qualifiée de veuve dans un acte du 27 juillet 1656¹⁰⁷.

Blégier (propriétaires de novembre 1646 à janvier 1730)

Cette famille est originaire d'Ollioules où elle exerce une activité notariale depuis la fin du XIV^e siècle. Sa présence au barreau d'Aix est attestée depuis le XVI^e siècle¹⁰⁸.¹⁰⁹

IV - Jean de Blegier écuyer d'Aix, docteur en droit et avocat au parlement de Provence, élu assesseur d'Aix et procureur du pays de novembre 1645 à octobre 1646, né vers 1590, épouse par contrat du 9 mai 1616 à Aix, Anne de Bernard fille de Jean, notaire royal d'Auriol, et de Catherine Marin. D'où :

V - Esprit de Blegier, écuyer d'Aix, docteur en droit et avocat au parlement de Provence, baptisé le 5 septembre 1621 en l'église de la Madeleine, épouse le 9 mars 1645 en l'église Saint-Sauveur, Thérèse d'Honorat fille de Pierre, seigneur de Pourcieux, et d'Honorade de Thoron, D'où :

VI - Jean de Blegier écuyer d'Aix, condamné comme faux-noble par ordonnance de défaut du 17 mai 1697, puis maintenu par ordonnance du 3 juillet 1706¹⁰⁸ ; épouse le 3 juin 1684 en l'église cathédrale d'Aix, Thérèse de Pigenat âgée de 31 ans, née en 1652 à Aix, fille de Pierre, avocat, lieutenant criminel et juge royal d'Aix, et de Louise de Saurat sa seconde épouse. Elle meurt à l'âge d'environ 40 ans et est inhumée le 7 octobre 1694 à Aix. D'où :

1. Thérèse de Blegier épouse le 4 février 1709 à Saint-Sauveur, *Joseph de Voland de Matheron* chevalier, seigneur de Salignac, Aubenas, Entrepeires et autres lieux, consul d'Aix, fils de feu Charles, chevalier, seigneur desdits lieux, procureur du pays, député de la noblesse, et de feue Diane de Séguiran

107. AD BDR 421 E 48 f°1590r°.

108. Charles ORDINIS, site en ligne Genobco, *Les anciennes familles de Provence*, consulté le 15 décembre 2015, entrée Blégier.

109. François-Paul BLANC, *Origine des familles provençales maintenues dans le second ordre sous le règne de Louis XIV*, thèse de Droit dactylographiée, Aix, 1971, entrée Blégier.

Le premier Jean Blégier est mentionné « maintenant à Montpellier » dans un acte notarié de 1658¹¹⁰.

Le Blanc (1730 à 1748)

Famille originaire du Piémont, les Le Blanc, seigneurs de Ventabren, s'établissent à Aix au commencement du ^{xvi}e siècle¹¹¹.

Charles Le Blanc eut pour fils Esprit Le Blanc, qui acquit la terre de Ventabren et un office de conseiller secrétaire du Roi en 1683. Il épousa la fille de Charles-Antoine d'Albert, conseiller au parlement de Provence.

Esprit Blanc acquit en 1656 un terrain à construire en bordure du cours à carrosses d'Aix¹¹², et fit construire sa demeure par les maîtres maçons Jean Jaubert et Laurent Vallon¹¹³.

Son fils Louis, l'acquéreur de la bastide, baptisé à Aix en septembre 1669, est le troisième des quatre fils issus de ce mariage; capitaine au régiment de Normandie, chevalier de Saint-Louis, il fut élu second consul d'Aix et procureur du Pays en 1727. Il est âgé de 60 ans quand il achète la bastide des héritiers Blégier et de 78 ans quand il la revend à Pierre Barrême en 1748.

Barrême (1748 à 1775)

Pierre Barrême est avocat au parlement d'Aix. Un acte notarié de 1764¹¹⁴ le qualifie de « Conseiller du roy, greffier garde-minutes en la chancellerie près le parlement, avocat en la même cour ».

Le testament de Pierre Barrême¹¹⁵ nous donne le nom de ses parents, André Barrême, bourgeois, et Françoise Rabel, et celui de ses deux filles: Françoise, l'aînée, est l'épouse d'un Sieur Martin, négociant de Marseille, Catherine, la cadette, est mariée à Maître Brochier, avocat en la Cour.

S'il fait un legs de deux mille livres à chacun des trois hôpitaux généraux d'Aix, sa ville de résidence, le testateur lègue 1 200 livres à la communauté du lieu de Tavernes (Var) (sous forme d'une rente annuelle et perpétuelle de 36 livres « à employer annuellement au mariage d'une pauvre fille du lieu »). Il nous donne ainsi une indication sur la possible origine géographique de sa famille, à rapprocher du lieu de mariage de sa sœur Delphine Barrême qui épouse André Burle le 7 janvier 1733 à Ginasservis (lieu distant de 21 km de Tavernes) et celui de sa sœur Marguerite (née à Tavernes), mariée à Varages le 10 novembre 1727 avec Louis Niel¹¹⁶.

Dans un acte du 14 août 1766¹¹⁷ Pierre Barrême est qualifié d'« avocat procureur général de la tutelle de leurs altesses sérénissimes monseigneur le duc de Borbon et

110. AD BDR 421 E 49 f°348v° du 18 novembre 1658.

111. ARTEFEUIL, *Histoire héroïque et universelle de la noblesse provençale*, Marseille, 1970 (3 vol.), T I, p. 152-155.

112. Actuellement 18 cours Mirabeau à Aix.

113. Ines CASTALDO, *Le Quartier Mazarin. Habiter noblement à Aix en Provence, ^{xvii}e-^{xviii}e siècles*, Presses universitaires de Provence, Coll. Le temps de l'histoire, Aix-en-Provence, 2011, p. 167.

114. AD BDR 387 E 126 f°963 Arrentement de M. Barreme à Antoine et Noël Artaud frères.

115. AD BDR 387 E 126 Notaire Mérentier, Cabriès, 17 avril 1763, testament de Pierre Barreme.

116. Aucun lien apparent donc avec les Barrême néophytes de Tarascon.

117. AD BDR 387 E 126 f°1227r°.

mad[emois]elle la princesse de Condé sa sœur, princes du sang, comtes de Carcès, marquis de Gordes, [etc.] »¹¹⁸.

Pierre Barrême décède en juillet 1768.

Solier [Sollier] (1775)

Charlotte Marine Solier veuve de Pierre Barrême vend la propriété le 30 juin 1775 à Jean-Joseph Solier qui meurt à Marseille le 25 août 1775. C'est Victoire Solier, sa sœur et héritière qui revend la propriété à François-Joseph Raymond.

Les Solier sont une famille d'armateurs marseillais, originaire de Genève et du canton de Vaud, très active dans les armements de navires à destination de l'océan indien. « Cette commandite suisse et protestante, par et pour ses opérations drainait beaucoup de capitaux helvétiques et protestants »¹¹⁹.

Nous avons cherché, sans succès, une possible relation entre Jean-Joseph et les commandites marseillaises touchées par la crise des courtiers marseillais de 1774¹²⁰.

Raymond [Remond, Raimon] et descendants (propriétaires depuis 1775)

Famille originaire de la ville de Grasse, où sa présence est établie dans les cadastres de la ville dès 1577¹²¹. Venue s'installer à Marseille, comme tant d'autres après la peste de 1720¹²².

François Joseph Raymond (né à Grasse en 1703), y épouse Marie-Anne Cresp en 1720; leurs quatre premiers enfants naissent à Grasse (entre 1720 et 1729); leur fils François *Philippe* naît à Marseille en 1730.

La famille Raymond est une famille de cordonniers, sous Henri IV, puis tanneurs, qualifiés de « fabricants », « marchands tanneurs », puis « négociants »; cas classique de réussite économique et d'ascension sociale.

Quand François-Joseph acquiert Montfinal pour la somme de 33 400 £, il est déjà propriétaire de sa maison à Marseille. Il est consul de Bouc-Albertas en 1777. Les frais engagés pour son enterrement à Bouc en 1783, plus de 400 £, confirment l'aisance acquise par la famille.

François *Philippe* (1730-1801) qualifié de négociant dans l'acte de baptême de son fils en 1756, connaît également une belle réussite économique: il a un atelier de fabrication de tan à Jouques, une fabrique de cuirs à Marseille. Ses revenus fonciers de 1792 sont de 13 125 £ pour neuf maisons ou fabriques à Marseille et trois campagnes: Montfinal, à Bouc, (évaluée à 70 000 £ à sa mort), une campagne à Sainte-Marthe,

118. Louis VI Henri Joseph de Bourbon-Condé, né en 1755 et sa sœur Louise Adélaïde, née en 1757, enfants du premier mariage de Louis V, (1736-1818), 8^e prince de Condé avec Charlotte Godefride Elisabeth de Rohan-Soubise, (1737-1760).

119. Charles CARRIERE, *Négociants marseillais*, op. cit., p. 824, 872, 913, 924, 933, 936, 972.

120. Marcel François-Xavier EMMANUELLI, *La Crise marseillaise de 1774 et la chute des courtiers. Contribution à l'histoire du commerce du Levant et de la banque*, Paris, 1979 p. 196-209 et Louis DERMIGNY, *Cargaisons indiennes, Solier et Cie, 1781-1793*, Paris, 1960, p. 46-48.

121. AC Grasse CC 48, cadastre de 1577, information communiquée par Philippe Rigaud, dont je le remercie.

122. La ville perdit près de la moitié de sa population, passant de 100 000 à 50 000 habitants en quelques mois. Charles CARRIERE, Marcel COURDURIE, Ferréol REBUFFAT: *Marseille ville morte, la peste de 1720*, Marseille, 1988, p. 296.

acquise pour 113 000 £ en 1792¹²³ et une encore à Saint-Loup. Pour un revenu de 5 % l'an, le capital correspondant serait de 260 000 £.

Il avait épousé en 1751 Marie Carbonel [Carbonnel], fille d'un marchand chapelier de Marseille¹²⁴, famille originaire de cette ville.

Leur fils *Jean-François* Esprit Raymond (Fig. 18), dit Raymond Aîné, naît à Marseille en 1756 et meurt dans sa campagne de Bouc en 1831. Marié en 1788 à Marie Magdeleine *Joséphine* Bertrand¹²⁵, d'une famille de Besse-sur-Issole (Var), également venue s'installer à Marseille après la peste (son père Joseph-Paul Bertrand est capitaine marin de la ville de Marseille, tout comme l'est son grand-père Pierre Templier).

Raymond Aîné est négociant en cuirs et peaux; candidat à la députation du Tiers aux États-Généraux¹²⁶, il n'est évincé que de justesse: son concurrent à égalité de suffrages est retenu au bénéfice de l'âge. Très présent dans la vie de la cité, il est capitaine de la garde citoyenne aux débuts de la révolution.

Trop compromis dans le mouvement fédéraliste marseillais de l'été 1793, il doit fuir la ville avec sa famille à l'approche de l'armée de la Convention. Il embarque à Toulon sur le navire de l'amiral anglais Hood et émigre à l'île d'Elbe. Les biens de son père sont séquestrés à cause de son émigration; ce dernier est emprisonné à la maison d'arrêt de Marseille pendant sept mois et libéré le 6 octobre 1794.

Rentré en France en 1796, J.-F. Esprit Raymond retrouve ses biens¹²⁷, arguant qu'il n'était parti à l'étranger que pour ses affaires (une telle exception était prévue dans la loi sur les émigrés¹²⁸, admise sur simple déclaration de témoins). Membre du conseil municipal de Marseille, il est décoré de la légion d'honneur en octobre 1814 et anobli par Louis XVIII en février 1815¹²⁹.

Il est nommé maire de Marseille¹³⁰ au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, bien que royaliste notoire¹³¹. Après la fin de l'empire, il est premier adjoint du maire, le marquis de Montgrand, avec lequel il entretient des relations si exécrables qu'elles amènent le Préfet à le nommer Conseiller de Préfecture en 1821¹³², pour l'éloigner de la Mairie.

123. Arch. privées Raymond, notaire Dejean, Marseille, grosse du 14 mai 1792.

124. Arch. privées Raymond, notaire Hazard, Marseille, grosse du 17 avril 1751.

125. Arch. privées Raymond, notaire Dejean, Marseille, grosse du 21 septembre 1788.

126. Serge VIGUIER, *La Convocation des États-Généraux en Provence*, Paris et Marseille, 1896, p. 238. et Jean-Louis LAPLANE, *Journal d'un Marseillais 1789-1793*, présenté par Gérard FABRE et Véronique AUTHEMAN, Marseille, 1989, p. 100-106 et note 37.

127. AN, section moderne, F7 4952 Emigrés, Dossier Jean-François Esprit Raymond.

128. Loi du 22 prairial an III.

129. AN 149 Mi bobine 8 Chancellerie de France.

130. C'est par erreur que le nom de son fils Henri Marie *Philippe* figure à sa place dans de nombreuses listes des maires de Marseille, par exemple dans Adrien BLÈS, *Dictionnaire historique des rues de Marseille, Mémoire de Marseille*, Marseille, 1989, p. 411 ou encore Alessi DELL'UMBRIA, *Histoire universelle de Marseille, de l'an mil à l'an deux mille*, Marseille, 2006, p. 714; erreur heureusement rectifiée, grâce à Henry Raymond que je remercie, dans le tome II de Julie PELIZZONE, *Souvenirs, journal d'une Marseillaise*, Tome II (1815-1824), Paris, Publications de l'Université de Provence, 1998, p. 69, note 52.

131. AN 29 AP 74 Papiers Roederer; ce dernier fait observer qu'aucun bonapartiste, qu'aucun républicain n'ont pu être trouvés pour la charge de maire et que Raymond est le seul à pouvoir assurer la paix civile dans la ville.

132. AD BDR 2M26 Dossiers des conseillers de préfecture des Bouches du Rhône; «La loi du 28 pluviôse an VIII avait créé, en même temps que les préfets et les conseils généraux, les conseils de préfecture, appelés à donner des avis sur les matières administratives et à juger

Son fils Henri Marie *Philippe* (de) Raymond¹³³ (Fig. 19) (1789-1875), étudie chez les Oratoriens, au collège de Juilly (Seine et Marne). Conscrit de 1809, il se fait remplacer¹³⁴. Il épouse en 1813 à Marseille Marie Adélaïde *Hortense* Hesse¹³⁵ (1795-1872), d'une famille de banquiers, eux aussi récemment installés à Marseille. *Hortense* avait fréquenté, à Lyon, la pension des Demoiselles Crozet; elle reçoit une formation musicale qui lui permet de pratiquer le *bel canto*¹³⁶, notamment Rossini. Le jeune couple connaît son temps de notoriété lors de la visite à Marseille du comte d'Artois, en octobre 1814, lors de laquelle un bal est donné au Grand Théâtre où les deux jeunes époux sont des vingt-quatre notables qui dansent le quadrille devant le prince¹³⁷.

Philippe de Raymond reprend les affaires de son père. Son itinéraire dans la topographie de la ville est caractéristique de la réussite sociale d'un bourgeois marseillais: à l'époque de son mariage en 1813 il reçoit de son père, une maison de la vieille ville, 7 rue Saint-Jaume, proche du port. En 1833 et en 1839, lorsqu'il marie ses filles, il réside 7 rue de l'Armény, près de la préfecture; en 1846, on le trouve 70 rue Saint-Ferréol, et pour finir, 29 cours Bonaparte¹³⁸, dans l'hôtel particulier qu'il a acquis au prix de 164 000 francs, dans le quartier recherché des armateurs et négociants marseillais du XIX^e siècle¹³⁹.

Philippe est, parmi les propriétaires de Montfinal, celui qui en dispose le plus longtemps, quarante-quatre ans, de 1831 à 1875.

Le couple a trois enfants: l'aînée, *Mathilde* Adélaïde Pauline de Raymond (1814-1897) fera ses études à Lyon, comme sa mère, dans la pension des Demoiselles Crozet-Revel.

Elle épouse à Marseille, en 1833¹⁴⁰, Pierre Romain *Hector I* Bernard (1804-1865) (Fig. 20), un bourgeois grenoblois, fils de Pierre Bernard, marchand de denrées coloniales, rue de Bonne, dans le centre de Grenoble. Bachelier ès-lettres en 1821, Hector s'installe à Marseille¹⁴¹ après le décès de son père en 1828.

les matières contentieuses qui leur étaient attribuées. Ces conseils étaient placés dans l'étroite dépendance des préfets, qui en avaient la présidence.» Cf. Paul MASSON, *Les Bouches du Rhône, Encyclopédie départementale*, Tome V, p. 274.

133. Déclaré «Raymond» à son baptême (1789) et dans son acte de mariage (1813), il devient «Raymond (de)» dans son acte de décès (1875); au cours du siècle, cette famille anoblie en 1815 se fait petit à petit désigner avec la particule: c'est déjà le cas dès 1831 dans un acte authentique relatif à la succession de son père.

134. La loi permettait à un conscrit de payer un remplaçant (ici Jean Antoine Aubert, auffer de Marseille, pour deux francs par jour, Arch. Privées Raymond, extrait des registres de la Préfecture des Bouches du Rhône, 4 juin 1812).

135. Arch. privées Raymond, notaires Bonsignour et Ponsard, Marseille, grosse du 8 juillet 1813. Sont présents le préfet Antoine Thibaudeau, le maire J-B de Montgrand et deux de ses adjoints; la dot du père de la mariée est de 100 00 F, à laquelle les parents du marié ajoutent une libéralité du même montant.

136. Arch. privées Raymond, trois volumes de ses partitions dont une *Donna del lago*.

137. Rapporté par Julie Pellizzzone, *Souvenirs*, op. cit., Tome I (1787-1815), 1995, p. 454 et note 39 p. 469.

138. Aujourd'hui 19 cours Pierre Puget.

139. Roland CATY et Eliane RICHARD, *Armateurs marseillais du XIX^e siècle*, collection «Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille XIX^e-XX^e siècles», Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, chapitre VII, cadre et style de vie, p. 231 et sq. Les Fraissinet habitent 33 cours Bonaparte, Urbain Fabre en face, au 26.

140. Arch. Privées Raymond, grosse du contrat de mariage établi le 11 juin 1833 par M^e Sauze, notaire à Marseille. Le père dote sa fille de 50 000 F.

141. 40 rue Sainte et, après son mariage, 17 rue de Breteuil.

Hector Bernard, d'abord représentant de la société lyonnaise Pignatel frères, participe au rachat en 1836, grâce au capital hérité de son père, des actifs de la société Emmanuel Marliani et Cie¹⁴², avec pour associés, les frères Charles et Louis Bazin¹⁴³. Cette société, dont le gérant est l'ingénieur civil Philip Taylor exploite une usine située au quartier du Rouet (lieu-dit Pierre-Menue, sur la route d'Aubagne et Toulon), « consistant en trois moulins à blé, mus par des machines à vapeur de haute et moyenne pression ». Une nouvelle société est constituée sous la dénomination commerciale « Bazin Bernard et Cie », au capital de 375 000 F (quinze actions de 25 000 F); son objet est « l'achat et l'exploitation du moulin à farine par machines à vapeur, (...) ainsi que l'achat des blés et leur revente, soit en nature, soit en mouture, l'achat et vente de farine »¹⁴⁴.

Cette société emploie 64 ouvriers en 1844 pour trois machines à vapeur d'une puissance de 80 chevaux¹⁴⁵.

Par la suite Hector Bernard est actif dans le commerce et la fabrication des huiles de graines oléagineuses entrant dans la composition des savons de Marseille dits de la deuxième génération¹⁴⁶ (graines de lin et de sésame), puis huile d'arachide et huile de palme.

C'est avec son associé Eugène Gordes (fils d'un négociant de la ville) qu'il exploite, à Arenc, une des cinquante-deux savonneries que compte alors la ville sous la raison sociale « Hector Bernard et Eugène Gordes, huilerie et savonnerie ». À son décès, en 1865, l'usine est mise en vente, son fils n'a alors que quinze ans; il n'y aura pas de dynastie industrielle Bernard à Marseille.

Entrepreneur pionnier de la machine à vapeur à Marseille, Hector Bernard fut aussi un notable de la ville, juge au tribunal de commerce (actif en 1848, « ancien Juge » en 1853), puis membre de la chambre de commerce de Marseille (1853/nov. 1864), très lié avec Jean-Baptiste Pastré¹⁴⁷ son président. En 1853 il entre au conseil d'administration de la Société du Crédit foncier de Marseille¹⁴⁸. C'est un proche de la famille du banquier marseillais Albert Pascal¹⁴⁹.

Le recensement de 1856¹⁵⁰ identifie les onze habitants du 17 rue de Breteuil: Hector et Mathilde Bernard, leurs quatre enfants et cinq employés (« valet et femme de chambre », « bonne et cuisinière »). Il laisse à son décès en 1865 une fortune de près d'un million de francs¹⁵¹.

142. Xavier DAUMALIN, Nicole GIRARD et Olivier RAVEUX (Dir.) *Du savon à la puce. L'industrie marseillaise du XVIII^e siècle à nos jours*. Marseille, 2003, p. 222-223.

143. Roland CATY, Eliane RICHARD et Pierre ECHINARD, : *Les Patrons du second empire*, Marseille, Paris/Le Mans, 1999, p. 66-68.

144. AD BDR 548 U 2 et 364 E 608

145. Xavier DAUMALIN, Marcel COURDURIÉ, *Vapeur et Révolution industrielle à Marseille, Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille, XIX^e-XX^e siècles*, Tome XII, Marseille, Chambre de commerce et d'Industrie Marseille-Provence, 1997, p. 24.

146. Patrick BOULANGER, *Le Savon de Marseille*, Marseille, 1995, p. 40-53.

147. Roland CATY, Eliane RICHARD et Pierre ECHINARD, *op. cit.* 1999, p. 224-226.

148. *Le Journal des débats*, 13 septembre 1853.

149. Roland CATY, Eliane RICHARD et Pierre ECHINARD, *les Patrons du Second Empire*, *op. cit.*, 1999, p. 222.

150. AD BDR en ligne, 6 M 117 vue 2.

151. Arch. Privées Raymond, grosse du partage de la succession de Pierre Romain Hector Bernard, du 18 juin 1867, Né J-B Giraud, Marseille.

Alfred (de) Raymond (1815-1889), deuxième enfant de Philippe (de) Raymond et Hortense Hesse, exerce à Marseille une activité de banquier. Un moment élève du petit séminaire Notre-Dame et longtemps célibataire, il épouse à 58 ans en 1873, Claire Monnet, sa cuisinière. Il avait acquis le domaine des Mûres (143 ha à l'origine), commune de Grimaud (Var), au bord du golfe de Saint-Tropez en 1864 au prix de 90 000 F; il en revend 90 ha à la société du golfe de Saint-Tropez. Alfred hérite de Montfinal au décès de son père en 1875 et n'en sera donc propriétaire que quatorze ans. Il laisse un actif de 550 000 F à ses trois héritières (sans compter plus de 200 000 F de créances douteuses sur son cousin germain le banquier marseillais Ernest Hesse)¹⁵².

Léonie de Raymond (1819-1911) est le troisième enfant du couple; elle épouse à 19 ans à Marseille en 1839 Abel Rogniat, chevalier de la Légion d'honneur, ancien sous-préfet; son père la dote de 50 000 F en avancement d'hoirie¹⁵³. Le couple s'établit à Paris, 146 boulevard Haussmann. Abel sera successivement préfet de l'Ain (1851), de la Vienne (1853), de la Meuse (1856)¹⁵⁴.

Hector II Bernard (de Raymond), (1850-1929); quatrième des cinq enfants de Hector I Bernard et Mathilde de Raymond, d'abord élève de l'institution des oblats de M. Bellon à Marseille, est envoyé à Paris chez les jésuites de Vaugirard pour ses études secondaires (baccalauréat philosophie); après la défaite de Sedan, il est sous-lieutenant dans le deuxième bataillon de la garde mobile du Vaucluse et participe aux combats de l'armée de la Loire, puis à ceux de l'armée de l'Est¹⁵⁵; il sera interné en Suisse à Zurich après l'échec du général Bourbaki à faire lever le siège de Belfort. Il termine alors à Paris une licence de droit (1872), parcours classique pour l'enfant d'une famille bourgeoise que l'on destine aux affaires. C'est ensuite pour Hector le temps d'une sorte de *grand tour* de quelques mois, qui le conduit en Italie, puis en Égypte et en Terre Sainte¹⁵⁶.

Il épouse en 1886, à la cathédrale d'Aix-en-Provence, Isabelle fille d'Alfred d'Isoard de Chénérilles. L'épouse apporte son nom, celui d'une des plus anciennes familles du parlement de Provence¹⁵⁷, l'époux sa fortune. On introduit auprès du conseil d'État une demande d'adjonction de nom qui permet à Hector Bernard de s'appeler désormais Hector Bernard de Raymond. Ce mariage arrangé sera un mariage heureux, dont sont issus quatre enfants.

L'héritage de son père permet à Hector II de mener à Marseille (le couple habite 51 cours Pierre Puget, face au palais de Justice¹⁵⁸) une existence de rentier, consacrée à sa famille, à l'éducation de ses enfants et à une active vie sociale; il est notamment

152. Arch. Privées Raymond, grosse du partage de la succession d'Alfred de Raymond, du 31 mars 1890 et partage rectificatif du 8 mai 1890, Me Alfred Raynaud, notaire à Marseille.

153. Arch. Privées Raymond, grosse du contrat de mariage du 11 mars 1839, M^e Astier, notaire à Marseille. Le préfet des Bouches du Rhône, Charles de La Coste du Vivier y est présent.

154. AN F/1b1/172/14 *Abel* Jean-Baptiste Désiré Rogniat.

155. Paul DE FAUCHER, *Mobiles et Mobilisés de Vaucluse en campagne (1870-1871)*, Avignon, 1903, p. 125.

156. Arch. Privées Raymond, correspondance adressée par Hector Bernard à sa mère.

157. Monique CUBBELS, *La Provence des Lumières, les parlementaires d'Aix au XVIII^e siècle*. Paris, 1984, p. 26-27, note 7.

158. Sur le rôle social de ce quartier voir par exemple Bruno DUMONS, « Les « beaux quartiers » de la noblesse à Marseille et à Nice à la Belle Époque », *Provence historique*, n° 216, Tome 54, 2004, p. 79-181.

membre du Petit Cercle, rue Grignan, fondé en 1877 (à la suite du Cercle des Courses, dissous en 1870)¹⁵⁹. Il décède dans sa propriété de Montfinal en décembre 1929.

Hector III Bernard de Raymond (1887-1957); enfance et études à Marseille dans l'institution privée de M. Gas, rue Puget, comme ses deux plus jeunes frères Philippe¹⁶⁰ et Pierre. C'est le temps du passage à Marseille du spectacle itinérant de William Cody, dit *Buffalo Bill* (1905), et celui de l'exposition coloniale (1906); vient ensuite celui du service militaire effectué à Marseille dans la cavalerie (octobre 1906 à octobre 1909). En août 1914, c'est sans doute sur la terrasse de leur campagne de Montfinal que les trois frères ont entendu le clocher de Bouc-Bel-Air sonnait la mobilisation, Hector au 15^e ETEM (train) à Nîmes, Philippe à Vienne et Pierre à Nice. Ils en reviendront tous les trois en 1919, mais Pierre a connu les gaz de combat lors de l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames et meurt de la tuberculose à Bouc en 1924.

Hector se marie en 1930 à Yvonne Esprit, fille d'un médecin militaire d'Aix. Deux enfants, François et Suzanne sont issus de cette union.

Hector est à nouveau mobilisé en 1939, maintenant dans l'artillerie, et fait prisonnier à Avallon le 16 juin 1940. S'étant déclaré cultivateur, il revient en décembre 1941 de l'OFLAG VIII F en Silésie. Cultivateur, il l'était en partie, consacrant son temps à ses vignes et son vin. Longtemps en conflit avec son fermier, son principal revenu est mis à risque, et donc l'entretien de sa propriété. Il y décède à l'été 1957.

François Bernard de Raymond (1931-1956) fait ses études secondaires à Aix (Baccalauréat en 1952). Ce jeune homme décide de reprendre l'exploitation des terres familiales, renonce à son sursis pour études et est incorporé le 3 novembre 1954. Il est envoyé en Algérie en avril 1955 (École des officiers d'infanterie de Cherchell, puis affectation au 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes autour de Philippeville¹⁶¹, puis dans les Aurès). Son unité participe à l'opération franco-anglaise sur le canal de Suez, mais il décède accidentellement à Chypre en décembre 1956.

Sa sœur *Suzanne* (1934-2007) a épousé en juillet 1955 Hervé Leprince-Ringuet, ancien élève de l'École de l'Air à Salon, sous-lieutenant de l'armée de l'Air, plus tard pilote d'essai à Dassault aviation. Tous deux vont montrer patience et détermination à sauvegarder Montfinal, en mettant en place un autre modèle économique de restauration progressive d'appartements et de bâtiments devenus sans intérêt agricole, susceptibles de générer un revenu.

*
* *

159. Il y prononce le 26 février 1927 une allocution à l'occasion de la remise d'un buste (réalisé par Real del Sarte), à l'effigie de Louis Prat-Noilly, son président.

160. Philippe (1888-1966) est le père de l'auteur de cet article.

161. Aujourd'hui Skikda (Algérie).

RÉSUMÉ

Étude monographique d'une bastide provençale du terroir de Bouc (aujourd'hui Bouc-Bel-Air, département des Bouches-du-Rhône). Elle a porté plusieurs dénominations, liées à ses propriétaires successifs. Grâce à une documentation issue tant de fonds publics (en particulier les protocoles des notaires de Bouc et Cabriès), que du fonds privé de la famille qui en est propriétaire depuis 1775, on y décrit une évolution significative sur le temps long, aussi bien sur le bâti que l'aménagement intérieur (en particulier les pièces portant des décors du XVIII^e) et le jardin.

ABSTRACTS

Monographical study of one of these country-houses named "bastides" in south-eastern France, (located in Bouc-Bel-Air, Bouches du Rhône). It had various names, in relation with the successive owners. Thanks to both public and private familial documentation, significant changes in the long term are described, on buildings, inside arrangements (especially rooms with XVIIIth century's sceneries) and garden.

*

* *

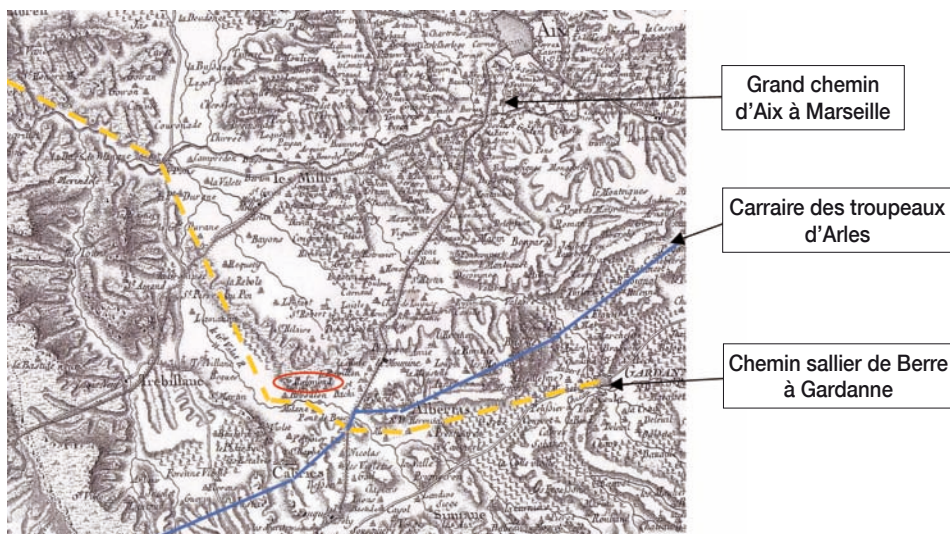


Fig. 1: Les courants économiques. *Détail de la carte de Cassini, levée en 1779.*

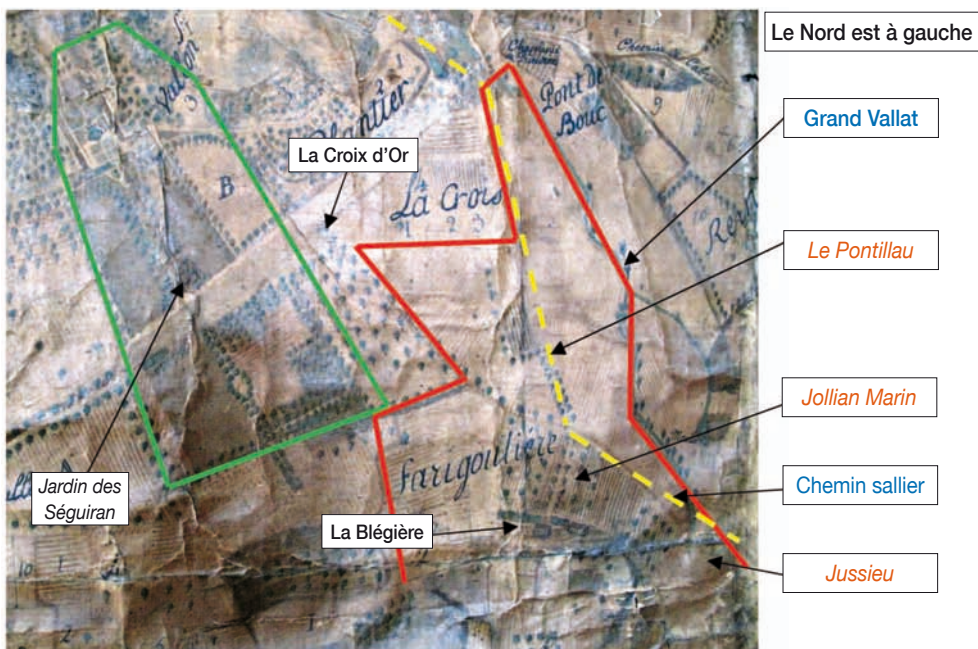


Fig. 2: *Détail du plan topographique de Brun, fin XVIIIe (Coll. famille d'Albertas).*

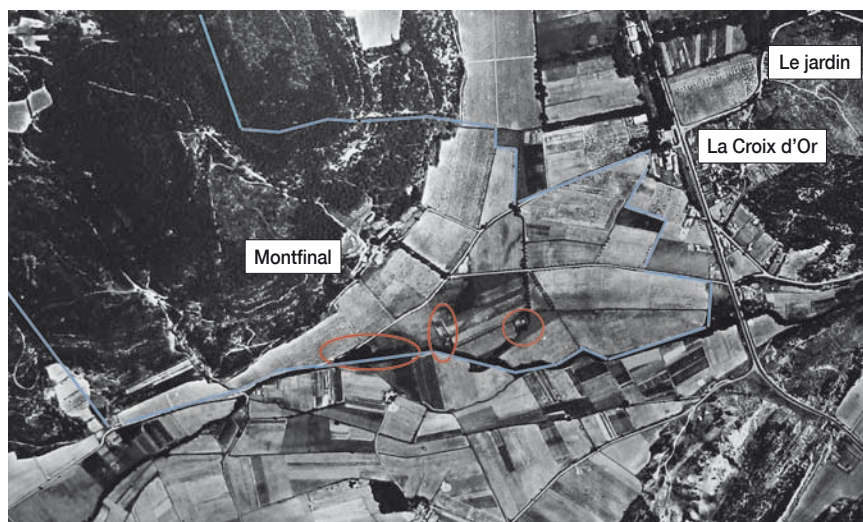


Fig. 3: Photo aérienne de 1944, antérieure aux grandes modifications du milieu du xx^e siècle.

De gauche à droite : le bosquet et la tèse; l'enclos de « la machine » ; l'éolienne.

Source : collections de la MMSH Aérophotothèque, Centre Camille Jullian,
Réf. Mission 682 DR 138 cliché no. 4198.



Fig. 4: La bastide de Montfinal, au centre de son domaine.
Au nord la pinède,
au sud les cultures.

En bleu, le Grand Vallat
(« mayre de l'aigue venant
de la Palun »)
et son affluent
(« mayre de l'aigue venant
de la Font de Bouc »)

La carte indique l'emprise de
l'autoroute Aix-Marseille
et montre la pression urbaine
à l'est et au sud.

Source : Site Géoportail de l'IGN

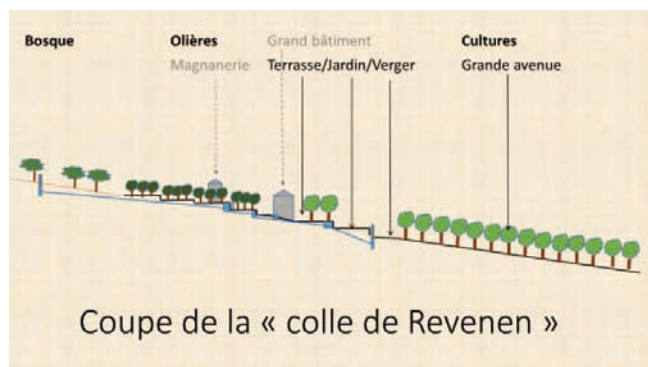


Fig. 5: Coupe de la « colle de Revenen » (Dessin de l'auteur)

L'aménagement du dénivelé est réalisé au moyen de quatre restanques au nord du grand bâtiment, portant au XVII^e des olières ou faïsses constituant « l'olyvette ». Encore quatre niveaux, un au nord et un au sud (la terrasse) du bâtiment principal, et deux niveaux (jardin et verger) au-dessous.

Du XVII^e à la fin du XX^e, c'est la vigne qui entoure la grande avenue.

Le réseau d'eau souterrain, long d'environ 400 m, comprend un puits à chaque extrémité et trois réservoirs, deux au nord et un au sud du grand bâtiment ; des caisses à eau à mi-étage dans le bâtiment permettent d'alimenter la cuisine.



Fig. 6: Vue aérienne des bâtiments (Coll. famille Leprince-Ringuet)

Au nord, à gauche, l'aire à battre les grains ; à droite, la magnanerie, au-dessus de la garenne.

À l'ouest, le pigeonnier, au-dessus des deux fermes accolées et la remise-écurie.

À droite, le grand bâtiment surplombe la terrasse et le jardin classique.



Fig. 7: Le grand bâtiment vu du S-O.
A gauche, le mur de soutènement du régale.

Fig. 8: L'agrandissement
de la terrasse
milieu du XIX^e (trait rouge
sur fonds de plan cadastral
napoléonien de 1834).



Fig. 9: La terrasse
et ses fleurs vue de l'est,
à droite la serre
(début du XX^e siècle,
coll. de l'auteur).



Fig. 10: La ferme et ses 2 corps de bâtiments
À gauche la partie XVII^e, à droite celle du XVIII^e.



Fig. 11: Le pigeonnier
de Valentin Pally (1647).



Fig. 12: Le grand bâtiment et son évolution.



Fig. 13: La fontaine et son bassin à godrons, côté terrasse.



Fig. 14: La fontaine adossée et sa rocaille, côté jardin de propreté.



Fig. 15: Une chute de la salle à manger : la moisson.



Fig. 16: Gypserie d'une alcôve.



Fig. 17: Une des toiles de Tréméla avec la figure d'Hannibal Camous.



Fig. 18:
Portrait de Jean-François Esprit Raymond,
dit Raymond Aîné
1756-1831
Négociant
Maire de Marseille pendant les Cent-Jours.
Crayon sur papier, coll. de l'auteur.

Fig. 19:
Portrait de Philippe de Raymond
1789-1875
Négociant
Huile sur toile,
coll. famille Leprince-Ringuet.



Fig. 20:
Portrait de Hector Bernard
1804-1865
Industriel (minoterie puis savon)
Membre de la Chambre de Commerce de
Marseille 1853-1864
Huile sur toile, coll. de l'auteur.